

# LES ARTS

## Dame de fer et cœur de velours

C A H I E R  
B

**CHRONIQUE**  
*Musée mal aimé*  
Page B 2

**DOSSIER**  
*Prix Arts-Affaires*  
Page B 6

**FORMES**  
*Le bain Schubert*  
Page B 9

**JARDINS**  
*Tomates Grand Prix*  
Page B 10

*Cinéma*  
Page B 3  
*Disques*  
Page B 4

Elle signe cette année sa 10<sup>e</sup> mise en scène au Festival Juste pour rire. Tout a commencé en 1990 avec *Les Palmes de monsieur Schutz*. Depuis, les succès se sont alignés d'année en année avec, entre autres, Molière, Pagnol, Feydeau... et maintenant Goldoni et ses *Deux Jumeaux vénitiens*. À 69 ans, Denise Filiatrault est plus active que jamais. Portrait de celle qui a fait et fait toujours rire le Québec.

SOLANGE LÉVESQUE

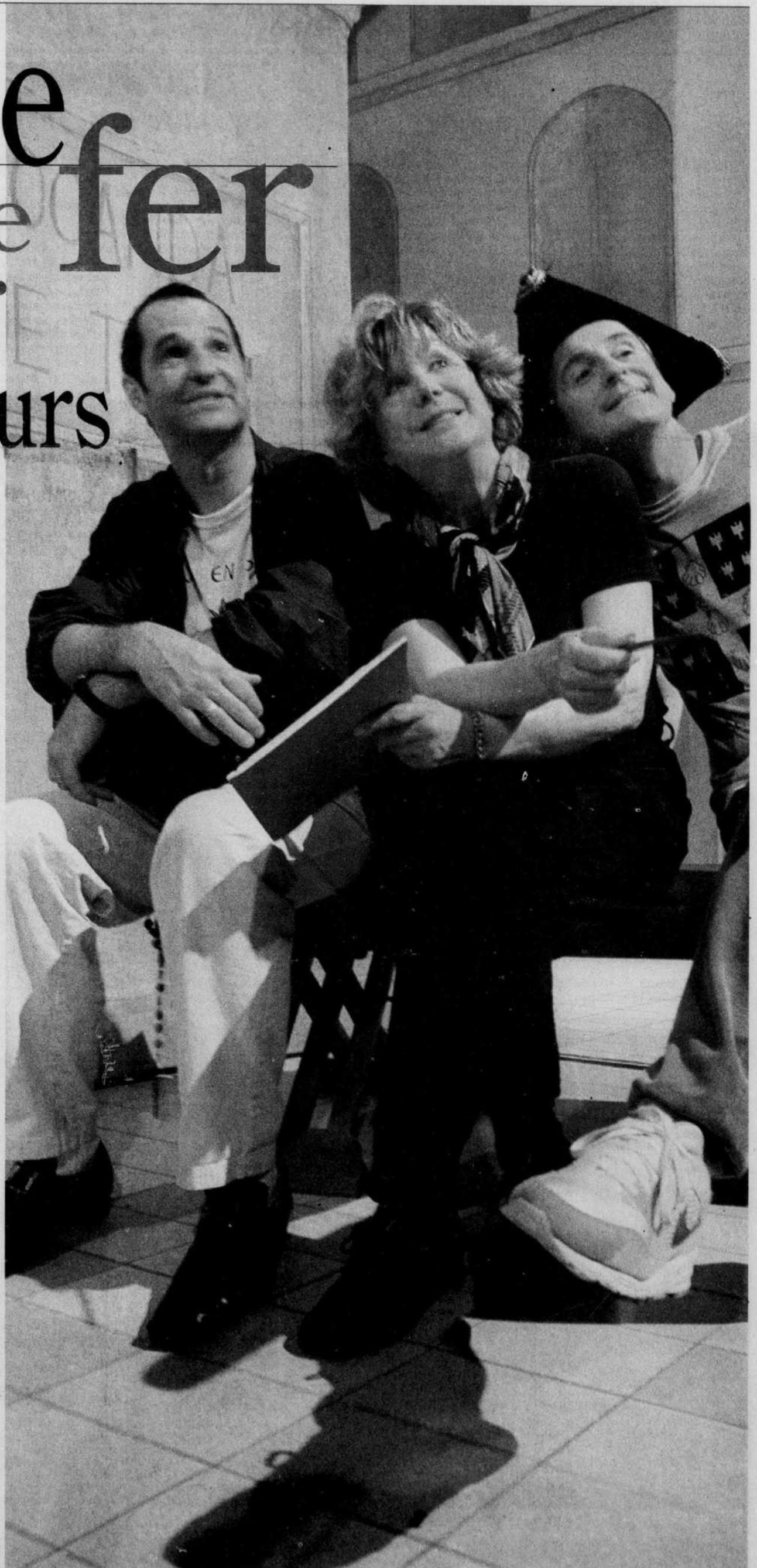
De la petite fille du Plateau Mont-Royal qui improvisait des «séances» et des numéros de claquettes pour ses camarades à la réalisatrice et metteur en scène qu'elle est devenue au fil du temps, Denise Filiatrault a touché à de multiples formes de spectacles: cabaret, chanson, danse, séries télévisées, théâtre, cinéma. Sans parler des textes et des traductions.

Contre toute attente, c'est Yvette Brind'Amour qui lui a permis de faire ses débuts au théâtre en lui offrant un rôle dans *Le Complexe de Philémon*, un boulevard mis en scène par Jean Faucher, en 1957. Denise Filiatrault travaillait alors au Beu qui rit; pendant l'entracte, elle sautait dans un taxi et se costumait en route pour être prête à jouer sa scène au Rideau Vert. Elle reprenait le taxi tout de suite après pour venir continuer la revue au Beu qui rit! À ce souvenir, Denise Filiatrault éprouve beaucoup de gratitude pour Mme Brind'Amour: «Aller chercher une artiste du music-hall pour la faire jouer au théâtre, il fallait le faire!» Il n'est pas si loin le temps où les revues et la comédie étaient méprisées ou ignorées par plusieurs. Pas si lointaine l'époque où les artistes de variétés devaient lutter pour établir un territoire francophone dans des domaines jusque-là presque exclusivement américains.

À l'école des planches

Avant de devenir celle qu'on appelle affectueusement «la Filiatrault», interprète d'un naturel extraordinaire et metteur en scène rigoureuse, Denise a fait ses classes à la dure, sur les planches, à partir d'essais et d'erreurs comme plusieurs de sa génération. «Au cabaret, on t'engageait pour une semaine, et si tu n'avais pas de succès, bonsoir! Au début, j'étais mauvaise et on me huait. C'est normal, j'apprenais mon métier.» Après 50 ans d'expérience et 35 mises en scène, elle affirme sans hésitation: «La chose la plus difficile, c'est d'apprendre à rester, à persister malgré tout.» À l'instar du regretté

VOIR PAGE B 2: FILIATRAULT



De gauche à droite: Roger La Rue, Denise Filiatrault et Yves Jacques

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

## LES ARTS

## Le musée mal aimé

Le Musée Stewart, vous connaissez? Oui? Non? Il a beau exister depuis des lunes, bien des Montréalais persistent à ignorer son existence. Plusieurs se sont tout de même aventurés sur son île Sainte-Hélène l'an dernier avec 101 000 autres visiteurs pour l'expo *Napoléon*. Vous savez alors qu'après avoir quitté la ville, en métro, en auto ou à vélo, vous devez vous offrir une petite expédition jusqu'à La Ronde, tourner le dos au «plus beau joujou au monde» et monter bravement la butte; ce n'est déjà plus Montréal sans ressembler pour autant à la banlieue. Pour faire un peu campagne, quelques petits oiseaux chantent même à l'ombre du Cosmodôme qui se profile au loin. La métropole est derrière vous.

Un des charmes principaux dudit Musée Stewart tient au fait qu'il prend pied dans l'enceinte du vieux fort. Pas fou, exploitant ses antiques appâts, l'arsenal orchestre dans sa cour force manœuvres militaires en costumes du XVIII<sup>e</sup> siècle avec les soldats de la Compagnie Franche de la Marine et les 78th Fraser Highlanders ameutant les curieux à coups de canons et de mousquets. Cela dit, c'est à l'intérieur que ça se passe, du côté des expositions, souvent passionnantes.

Précisons d'abord que ce musée, en majeure partie alimenté par les collections de David M. Stewart, homme d'affaires jadis juché sur l'empire Macdonald Tobacco, est un peu l'enfant négligé du gouvernement. La Fondation Stewart le tient à bouts de bras, aligne les sous. Mais l'État traîne la patte, le ministère de la Culture en particulier, pour ne pas le nommer. Le Stewart appartient à la catégorie des musées intermédiaires, tout comme le McCord et le Centre canadien d'architecture. Or si ses pareils recueillent la manne d'un million et plus en subven-



Odile Tremblay

tion annuelle, celui de l'île Sainte-Hélène hérite d'un maigre octroi de 250 000 \$. Le quart de son dû, ni plus ni moins. Cherchez l'erreur. Le conservateur Guy Vadeboncoeur crie, avec raison, à l'injustice, précise que son équipe prépare un dossier sinon bétonné, du moins tricoté serré sur le flanc de l'argumentation, histoire de monter au front devant le ministère de la Culture dès le mois prochain. En espérant que celui-ci, arsenal pour arsenal, ne lui répondra pas par la bouche de ses canons.

De fait, au ministère de la Culture, on évoque des considérations historiques et budgétaires — air connu —, précisant qu'on souhaiterait bien faire mieux, mais voilà: il faudrait enlever à l'un pour donner à l'autre. Bref, le statu quo a de bonnes chances de demeurer statut quo. Et débrouillez-vous avec ça.

Les dirigeants du Musée Stewart soupirent en se disant que le fait d'être perché sur une autre île que la vraie, la nôtre, peuplée et trépidante, dessert leur juste cause. Hors du centre-ville, point de salut. Ça semble un peu fou. Comme si les forts militaires du XVIII<sup>e</sup> siècle fleurissaient en bouquets au pied de la Place Ville-Marie...

Le monsieur Stewart en question, qui trôna sur le

tabac à une époque où la boucane avait meilleure cote qu'aujourd'hui, décédé en 1984 après s'être investi corps et âme dans ses collections au nom de la Société historique du lac Saint-Louis, a passé le flambeau à sa veuve, laquelle se fait dûment appeler Madame David M. Stewart et Madame le président. Loïn du nom de fille et de la féminisation des titres. On est à mille lieues des revendications féministes. Plongés plutôt jusqu'au cou dans la bonne société anglaise de jadis, toujours vivace, recelant tout de même, faut-il le préciser, de grandes qualités: ses solides traditions de mécénat entre autres, tristement maigrichonnes de notre côté de la mare linguistique. Mais ça, c'est une autre histoire...

Je vous raconte tout ça après m'être farci, au Musée Stewart, une expo fascinante. *Oui! La Terre est ronde* émerge entièrement des trésors amoureux recueillis par Stewart et tient la route jusqu'en mars 2001. Au menu: des globes anciens, terrestres et célestes, mais également des cartes, des instruments de mesure scientifiques, des livres d'époque montrant la perception changeante que l'humanité s'est faite du monde et du cosmos au fil des siècles. Ai-je dit que c'était bien monté, qu'on débutait le périple entre miroirs et voûte étoilée dans un *no man's land* intergalactique où le visiteur perd pied parmi les dimensions éclatées? Intelligent expo que celle-ci.

Côté globes, la quarantaine exposée constitue la plus importante collection au Canada pour une période antérieure à 1850, entre 1533 et 1840 plus précisément. La représentation du Nouveau Monde y apparaît en soi comme un *work in progress*. Sur le globe de Blois de 1533, l'Amérique tient du grand espace vide. Elle prendra une forme un peu bizarre au long des découvertes. Le Québec, encore

vaguement triangulaire au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, se forge ensuite une silhouette, mais dès la fin du XVII<sup>e</sup>, les missionnaires jésuites et les explorateurs avaient dessiné les profils des lacs Michigan et Supérieur. C'est la rencontre à paliers d'un continent qui se joue en parcours globulaire sous nos yeux.

Géographiquement fidèles ou non à la réalité planétaire, Dieu qu'ils sont beaux, ces globes-là! Conçus à des fins décoratives autant qu'éducatives avec du bois, de l'or, de l'argent, du cuivre, de l'ivoire, du verre. Celui de Coronelli en 1688, véritable œuvre d'art, au demeurant immense, laisse baba d'admiration pour son faste, avec de petits négrillons à pagnes et à turbans — quoi d'autre? eh! c'est le règne des colonies — en guise de supports ou de points cardinaux. Longtemps, les globes venaient par paires, le céleste faisant pendant au terrestre, tous deux vite désuets. Qu'à cela ne tienne! On en fabriquait d'autres. Aussi beaux, aussi prestement démodés. Hop là!

Je vous recommande d'ailleurs, pour mieux plonger dans le sujet, l'ouvrage superbe *Sphæra Mundi*, conçu en marge de l'expo par les éditions du Septentrion. Entièrement consacré aux globes anciens du Musée Stewart, il aligne historique, photos, illustrations, panorama des globes hollandais, anglais, allemands, italiens, suédois, français, point de vue d'un historien d'art. Bref, c'est bien foutu.

Me suis-je particulièrement intéressée à parcourir le monde sous globe parce que je filais au loin? Peut-être bien. Au moment où vous lisez ces lignes, me voici en balade au Japon, invitée à une tournée culturelle de l'archipel par la Japan Foundation. J'espère d'ailleurs vous expédier ma prochaine chronique de là-bas en vous disant «sayonara» avec ça. [otremblay@ledevoir.com](mailto:otremblay@ledevoir.com)

## FILIATRAULT

Denise Filiatrault trouve excitant de faire rire aujourd'hui avec une pièce écrite en 1747

SUITE DE LA PAGE B 1

Jean-Louis Millette, elle est d'avis qu'il ne faut pas mettre tous ses œufs dans le même panier et que diversifier ses savoir-faire constitue un atout.

Parmi ceux qui ont marqué son apprentissage et sa carrière, Denise Filiatrault mentionne pour commencer Jacques Lorain, son ex-mari: «Un homme de beaucoup de goût qui n'avait au-

«Paul possédait une grande culture. Il connaissait et jouait tous les classiques, qu'il adorait. Il avait une voix d'opéra. Paul était un comique, un drôle malgré lui. A son contact, j'ai appris la vérité dans la comédie: pour faire rire, il faut être vrai. Il ne faut pas jouer, il faut être, et assumer ce qu'on fait jusqu'au bout. Il a été le premier à mélanger les genres, à introduire des tirades classiques au beau milieu d'un sketch burlesque.»

Autre rencontre décisive pour Denise Filiatrault: André Brassard, qui l'a «amenée ailleurs en tant qu'actrice et en tant que metteuse en scène», affirme-t-elle. «Son approche très théâtrale des pièces de Tremblay m'a éblouie. Mot, j'étais plus «premier degré», grâce à lui, j'ai appris à aller plus loin. La façon dont il a monté *Les Belles-sœurs* m'a vraiment inspirée, explique-t-elle. Quand il est arrivé avec l'idée des chœurs grecs, par exemple, j'ai soudain commencé à taper du pied sur le rythme; s'il ne nous avait pas dirigées de cette façon, l'idée ne me serait pas venue de mêler la gigue aux chœurs grecs.»

Joint par téléphone, André Brassard, de son côté, considère Denise Filiatrault comme «l'influence la plus déterminante, une rencontre essentielle au début de [son] parcours». «Denise avait le sens de la réalité, du concret et du rapport avec le public, le sens du show. Elle connaissait les règles de la montée d'un spectacle, expliquait-elle. J'étais tournée vers l'Europe et entiché de théories; pour elle, le théâtre n'existait pas sans un rapport direct avec le réel. Denise Filiatrault, ce n'est pas l'actrice du «pourquoi» mais l'actrice du «comment». Elle est certainement la personne de qui j'ai le plus appris.»

Denise Filiatrault signale Michel Tremblay, bien sûr, l'ami de toujours, «le dramaturge qui nous a permis de découvrir une partie de nous qui n'avait pas droit de cité, avant, au théâtre». Et enfin, Michelle Rossignol, à qui elle doit de faire de la mise en scène. Denise Filiatrault vivait en France et jouait au théâtre de Boulogne Billancourt quand Michelle Rossignol (alors directrice) lui a offert sa première chance en lui proposant de monter *Les Fridolinades* de Gratien Gélinas à l'École nationale de théâtre en 1985.

La commedia dell'arte passée au bleu

En mêlant des personnages

plus complexes à quelques types de la commedia dell'arte qu'il a conservés (Arlequin, Brighella, Colombine, le docteur). Carlo Goldoni a renouvelé un genre qui commençait à s'étendre à force de vouloir se ressembler. *Les Deux Jumeaux vénitiens* compte parmi les chefs-d'œuvre de ses 150 comédies. Ce coup de maître du dramaturge italien raconte les péripéties rocambolesques de deux frères jumeaux qui se re-

trouvent dans la même ville après avoir été séparés à leur naissance. Ressort singulier: ils sont joués par le même comédien, en l'occurrence le virtuose polyvalent qu'est Yves Jacques. Celui-ci séjournait à Paris depuis quelques années; Denise Filiatrault a attendu son retour pour monter la pièce. «C'est un divertissement de haut vol», remarque Denise Filiatrault, qui a réuni une équipe très ensoleillée autour d'Yves Jacques, lequel incarnera Tonino et Zanetto. Pierrette Robitaille sera Béatrice, l'irrésistible Italienne; Carl Béchard incarnera Florindo; Marie Charlebois jouera Colombine, Isabelle Vincent, Rosaura et Stéphane Brulotte, Arlequin, tandis que Benoit Girard revêtira le manteau de l'inénarrable docteur. Quant à Brighella, c'est à Vitali Makarov que le metteur en scène l'a confié. Cet acteur russe installé à Montréal depuis quelques années a joué dans plusieurs pièces montées par Alexandre Marine. Il était un prince de Danemark inoubliable dans le *Hamlet* proclamé meilleure production montréalaise 1998-99 par l'Association québécoise des critiques de théâtre.

Denise Filiatrault trouve excitant de faire rire aujourd'hui avec une pièce écrite en 1747: «Mais cela ne va pas de soi, remarque-t-elle. Les personnages ne sont pas censés savoir que les deux jumeaux sont joués par le même comédien, mais le public, lui, le remarque évidemment tout de suite; pourtant, il suit les personnages dans cette convention, et les quiproquos complètement invraisemblables provoqués par les jumeaux n'en deviennent que plus désopilants.»

Denise Filiatrault trouve excitant de faire rire aujourd'hui avec une pièce écrite en 1747: «Mais cela ne va pas de soi, remarque-t-elle. Les personnages ne sont pas censés savoir que les deux jumeaux sont joués par le même comédien, mais le public, lui, le remarque évidemment tout de suite; pourtant, il suit les personnages dans cette convention, et les quiproquos complètement invraisemblables provoqués par les jumeaux n'en deviennent que plus désopilants.»

Quand elle parle de ses interprètes, la dame de fer du timing et de l'authenticité n'a que des termes affectueux: «Il m'arrive de sortir de mes gonds, mais je les aime profondément.»

Quand elle parle de ses interprètes, la dame de fer du timing et de l'authenticité n'a que des termes affectueux: «Il m'arrive de sortir de mes gonds, mais je les aime profondément, et je voudrais qu'ils le sachent», insiste-t-elle. Une entre-

prise pareille ne peut être menée à bon port sans la participation de concepteurs expérimentés; c'est pourquoi Denise Filiatrault a fait appel à François Barbeau aux costumes, à Guillaume Lord au décor, à Michel Beaulieu aux éclairages et à Christian Thomas à la musique. *Les Deux Jumeaux vénitiens* tiendra l'affiche du 29 juin au 30 juillet prochain dans le cadre de la dixième édition du Théâtre Juste pour rire au Saint-Denis II à Montréal, puis au Palais Montcalm de Québec, du 5 au 8 septembre.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Denise Filiatrault a attendu le retour au pays d'Yves Jacques pour monter ce «divertissement de haut vol» qu'est la comédie *Les Deux Jumeaux vénitiens* de Carlo Goldoni.

## Saint-Jean-Port-Joli

Un fleuve de culture à découvrir!

Des forfaits-hébergement à partir de 19,95\$ (par pers. occ. double) (coucher, déjeuner et accès au site)

Visitez notre site

[www.saintjeanportjoli.com](http://www.saintjeanportjoli.com)

ou téléphonez au 418-598-9465

Magasin Coop La Paille

Association touristique Chaudière-Appalaches 1 888 831-4411

Pour des vacances qui bougent. Chaudière-Appalaches c'est l'idéal.

Québec

[www.chaudapp.qc.ca](http://www.chaudapp.qc.ca)

« Les chefs-d'oeuvre sont des îles d'éternité sur lesquelles les mortels peuvent se reposer et se renouveler. » proverbe japonais

festival Orford 2000

30 JUIN AU 12 AOÛT

Demandez la programmation dès maintenant

Sans frais : 1 888 310-3665

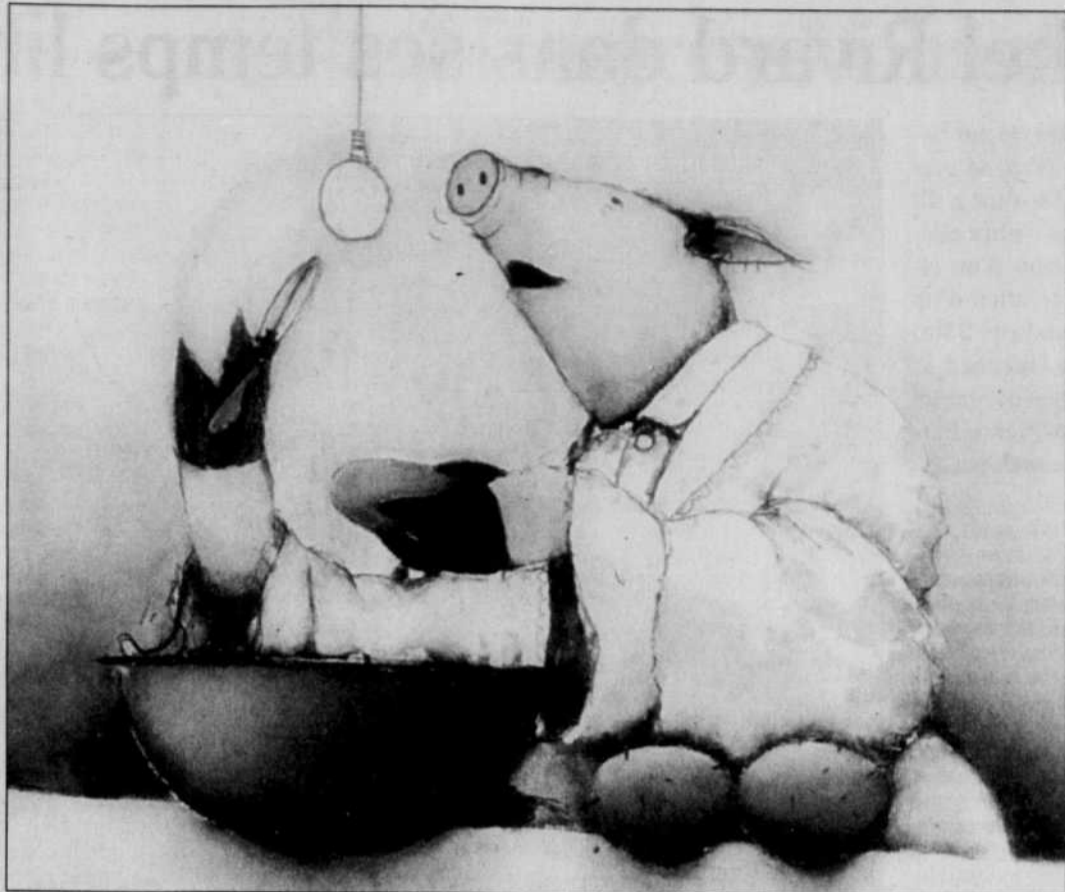
Centre d'Arts Orford  
3165, ch. du Parc, Orford (Québec) J1X 7A2  
[www.arts-orford.com](http://www.arts-orford.com) • [arts.orford@sympatico.ca](mailto:arts.orford@sympatico.ca)  
Fax : (819) 843-7274

Direction artistique : Agnes Grossmann

TELEGLOBE BANQUE NATIONALE Hydro Québec BOMBARDIER

LES ARTS

CINÉMA



When the Day Breaks, coréalisé par Amanda Forbi et Palme d'or du meilleur court métrage au Festival de Cannes en 1999.

## Tableau d'honneur de l'animation

### IMAGE PAR IMAGE: SIX FILMS D'ANIMATION PRIMÉS DE L'ONF

Du 16 au 22 juin, à 17h15 et 21h15  
Au cinéma Parallèle du Complexe Ex-Centris

ANDRÉ LAVOIE

Les cinéastes d'animation ressemblent à des coureurs de fond, se consacrant entièrement à leur passion, incapables de s'éparpiller et fuyant les mondantités. On ne parle souvent d'eux que lorsque les plus hautes distinctions viennent souligner le travail de plusieurs années pour un court métrage que l'on aura plus souvent la chance d'attraper à la télévision que de découvrir sur grand écran.

Tel un tableau d'honneur pour quelques réalisateurs du studio anglais d'animation de l'ONF s'étant particulièrement distingués au cours des deux dernières décennies, on nous propose six courts métrages, tous plus rigolos les uns que les autres. Des films charmants, certes, mais aussi, et surtout ceux de Wendy Tilby, d'une époustouflante beauté visuelle et portés par une véritable poésie où le banal quotidien camoufle d'étonnantes surprises.

Ce trop court programme débute justement par l'œuvre complète de Tilby, œuvre qui se résume à trois films magnifiques où, dans les deux premiers, elle manie la technique de peinture sur verre avec autant de dextérité et d'élégance que Caroline Leaf. *Tables of Contents* (1986) et *Strings* (1991) présentent des personnages évoluant dans des milieux clos, un restaurant dans l'un et un immeuble à logements dans l'autre. On y retrouve bien sûr beaucoup d'incidents cocasses mais l'ambiance qui s'en dégage est en demi-teintes, presque mélancolique. Même si la technique adoptée est quelque peu différente (le dessin et la peinture sur photocopies), il règne une atmosphère semblable dans *When the Day Breaks*, coréalisé par Amanda Forbi et Palme d'or du meilleur court métrage au Festival de Cannes en 1999. On y fait la connaissance de Ruby, une truie qui n'aurait pas dû mettre le nez dehors, passablement secouée à la suite de la mort accidentelle d'un voisin. Encore ici, ce sont les liens, parfois très ténus, entre les habitants d'une grande ville qui forment la toile de fond de ces films, dont les nombreux prix pour chacun d'eux sont tous mérités.

#### Doigté

Autre habitué des récompenses, Eugene Fedorenko a en commun avec Frédéric Back et Norman McLaren, en plus de la passion pour l'animation, le doigté et les couleurs qu'il faut pour séduire les membres de l'Académie, lui qui a reçu un Oscar pour *Every Child* (1979). Bien plus qu'un film au service d'une bonne cause — conçu pour souligner la Déclaration des droits des enfants par l'UNICEF et l'Année internationale des enfants —, ce charmant court métrage nous dévoile, dès la première image, l'origine de tous les sons que nous entendrons, produits par les Mimes électriques. Certains se souviennent

sans doute de ces deux joyeux lurons capables de toutes les extravagances vocales. On y suit le parcours assez mouvementé d'un joli poupon qui passe d'une demeure à l'autre car personne, du fonctionnaire zélé au couple de retraités très attaché à son chien, ne voudra lui offrir un toit. Larmoyant? Contre toute évidence, tout simplement hilarant, le plus amusant de tout le programme.

Dans *Village of Idiots* (1999), Fedorenko s'est associé à Rose Newlove pour mettre en images ce conte folklorique juif où le

pauvre (intellectuellement sur-tout...) Shmendrik quitte son village natal de Chelm pour se retrouver dans un autre, identique au sien, avec les mêmes enfants turbulents et une épouse incapable de faire autre chose que de crier. Mais s'agit-il vraiment d'un autre village ou nage-t-il, et nous avec lui, en pleine fabulation? La question importe peu, seul le plaisir de le voir s'enfoncer dans sa possible méprise suffit à nous divertir.

On fabule aussi beaucoup dans *My Grandmother Ironed the*

*King's Shirts* de Torill Kove (1999), une coproduction entre l'ONF et le Studio Magica d'Oslo, qui pourrait aussi bien s'intituler *Les mensonges que ma grand-mère me racontait...*

La jeune réalisatrice, qui en est à son premier film professionnel et a eu droit à une nomination aux Oscars cette année, mélange des récits de famille, la sienne, avec la grande histoire, tout cela assaisonné de deux trois mensonges et de bien des invraisemblances.

En fait, c'est pratiquement un siècle d'histoire de la Norvège

revue et corrigée par une femme qui prétendait avoir repassé les chemises du roi (jusque-là, on peut y croire...) mais qui surtout a organisé un mouvement de résistance pour buter les nazis hors du pays. Sa méthode consistait à endommager des chemises ou encore à y glisser de bien désagréables bestioles. Comme quoi tous les moyens sont bons pour faire la révolution...



My Grandmother Ironed the King's Shirts de Torill Kove (1999), une coproduction de l'ONF et du Studio Magica d'Oslo.

## Une lourde fresque académique

### PAN TADEUSZ

D'Andrzej Wajda. Avec Michael Zebrowski, Boguslaw Linda, Daniel Olbrychski, Grazyna Szapolowska. Scénario: Andrzej Wajda, Jan Nowina Zarzycki, Piotr Weresniak. Image: Pawel Edelman. Montage: Wanda Zeman. Musique: Wojciech Kilar. Pologne/France, 1999, 157 minutes.

### MARTIN BILODEAU

La présence du Polonais Andrzej Wajda sur nos écrans s'est faite rare depuis la chute du Rideau de fer. D'autant que son cinéma, toujours alerte bien qu'il soit désormais produit dans la tourmente d'une industrie cinématographique réfractaire à la nouvelle économie de marché, n'est plus que le reflet pâlisant d'une œuvre autrefois riche, qui demeure aujourd'hui le témoin précieux d'un engagement envers l'Homme et contre le Pouvoir.

Que l'académie du cinéma américain ait décerné un Oscar honorifique à Wajda, en mars dernier, semble d'ailleurs confirmer que les grands moments de cinéma de celui-ci sont derrière lui. D'autant que *Pan Tadeusz*, film-fleuve adapté d'un poème épique d'Adam Mickiewicz, présenté aujourd'hui et demain à l'Impérial grâce à l'assistance de l'ambassade polonaise, abonde malheureusement dans le même sens. Et ce, même si, à ce qu'on raconte, cette fresque historique, coproduite avec la France, a rencontré son public dans son pays d'origine, où le texte de Mickiewicz (connu en français sous le titre de *Monsieur Thadée*), portant sur les années qui ont précédé l'insurrection de 1830, fait vibrer l'âme slave depuis 1834.

C'est du point de vue de son auteur, en exil parisien, que le cinéaste nous place, dès la première séquence. Appuyé à la fenêtre d'une chambre de bonne parisienne, son Mickiewicz mélancolique, désireux de redonner l'espoir d'une

nation unie à ses infortunés compagnons d'exil, amorce alors la lecture à voix haute de *Pan Tadeusz*, histoire d'une rébellion qui gronde et qui finalement éclatera au sein des communautés polonaises et lithuaniennes, partageant le même territoire à l'heure où l'armée russe avance sur eux et où l'armée napoléonienne, qui prévoit de contre-attaquer, se fait attendre. La tension qui règne parmi les nobles de Soplicowo, en Lithuanie, enflamme les esprits, déjà allumés par la querelle de deux familles se disputant la propriété d'un château. Mais l'amour que se portent les jeunes Tadeusz et Zosia, deux symboles d'une Pologne innocente et pleine d'avenir, pourrait rapprocher les parties.

Outre quelques séquences du début, où le montage et la musique fusionnent dans une valse superbe, le film consiste essentiellement en un collage serré de dialogues enflammés et théâtraux, filmés sans grande invention. La grandiloquence de l'ensemble, accentuée par le texte en vers (comportant douze chants) et une direction d'acteurs délibérément affectée, alourdit par ailleurs cette fresque académique, qui n'est pas sans rappeler les vaines vanités des années 50, avec ses cadres champêtres idylliques, ses bals somptueux et ses amoureux beaux comme des dieux.

En portant à l'écran ce texte fondateur, miroir d'une Pologne sans cesse déchirée, arrachée, occupée, toujours solidaire devant l'épreuve, Andrzej Wajda voulait manifestement obtenir un consensus, inspirer aux siens un grand rassemblement. C'est d'ailleurs ce qui risque de se produire ce week-end à l'Impérial, où la communauté polonaise de Montréal, à qui cet événement s'adresse avant tout, est attendue en grand nombre.

### PAN TADEUSZ

À l'Impérial  
Aujourd'hui et demain  
12h30, 16h et 19h30  
Information: (514) 484-2008



Une scène de Pan Tadeusz d'Andrzej Wajda.

## Festival des Arts de St-Sauveur

28 juillet au 6 août 2000

Ballet national de Hongrie

Orchestre national des jeunes du Canada

Ballet Jörgen

Louis Robitaille 1ère mondiale

Rencontres sur Broadway avec Robert Marien

Gino Quilico

DanceGalaxy

#### Forfait

(souper, spectacle, hébergement, petit déjeuner)  
Condo Mont St-Sauveur 1-800-363-2426  
Auberge Mont Gabriel 1-800-668-5253  
Manoir St-Sauveur 1-800-361-0505  
Hôtel l'Estérel 1-888-ESTÉREL



www.artssaintsauveur.com

Informations, réservations 450-227-9935

Le DOMAINE Forget du 24 juin au 27 Août

24 juin au 27 août 2000  
CONCERT D'OUVERTURE :

**24** Samedi  
Lynne Fortin, soprano  
Michael McMahon, piano  
Un récital axé sur les thèmes du jour et de la nuit  
20 h 30  
25 \$

**28** Mercredi  
Ensemble Arion  
Claire Guimond, flûte  
Chantal Rémillard, violon  
Hank Knox, clavecin  
Betsy MacMillan, viole de gambe  
Œuvres de LECLAIR, TELEMANN, BACH, VILLENEUVE et RAMEAU  
20 h 30  
25 \$

**30** Vendredi  
Une soirée Beethoven  
Emmanuel Strosser et Claire Désert, pianos  
20 h 30  
25 \$

Les Brunches-Musique  
18 juin Bernard Cimon, Chanteur-accordéoniste  
25 juin Cool Jazz, Daniel Marcoux, contrebasse, Alain Boies, saxophone et Michel Boivin, batterie

Réservations : (418) 452-3535 poste 872  
ou (sans frais) 1-888-DFORGET poste 872  
Visitez notre site : www.domaineforget.com

Abonnement au Festival  
10 billets de concert au choix de la programmation régulière du festival pour seulement 210 \$ taxes incluses, et bien plus encore. Vous n'y trouverez que des avantages, renseignez-vous.

LES ARTS

CINÉMA

# Plongée dans le futur ordinaire

TITAN A.E.

Dessin animé de Don Bluth et Gary Goldman. Avec les voix de Matt Damon, Drew Barrymore, Bill Pullman. Scénario: Ben Edlund, John August et Joss Whedon. Direction artistique: Kenneth Valentine Slevin. Musique: Graeme Revell. États-Unis, 2000, 80 minutes.

MARTIN BILODEAU

À l'heure où présent et futur se croisent chaque jour dans le cyberspace, la tendance actuelle du cinéma hollywoodien, qui s'exerce à projeter l'humanité dans un futur post-Armageddon, paraît tout à fait normale. Or, lorsqu'un dessin animé, participant de cette tendance, emploie des méthodes d'animation qui remontent à l'époque où Disney était vivant, jette dans cette toile des personnages érotisés à la *heavy metal*, puis brode en travers un discours biblique et talmudique, on a envie de s'écrier, en balançant les bras comme le robot de *Perdus dans l'espace*: «Danger, danger...»

C'est de la Twentieth Century Fox, un studio qui accuse un sérieux retard sur ses concurrents, côté animation, qu'émane *Titan A.E.*, signé Don Bluth et Gary Goldman, deux vieux pros de la vieille école Disney (*Sleeping Beauty*, *An American Tail*, *Thumbelina*, *Anastasia*), qui travaillent en tandem depuis 28 ans.

La Terre explose à la fin de la première séquence de *Titan A.E.* (pour *After Earth*), sacrifiée par la main des Drej, venus d'une planète rivale. Nous sommes en 3028. Grâce à son père, le petit Cale a réussi

à échapper à la destruction de la planète. Quinze ans après les événements, il butine, de base spatiale en base spatiale, où les humains, en nombre décroissant, vivent parmi toutes sortes de races hostiles les unes vis-à-vis les autres. Sa rencontre avec Korsor, un mercenaire de l'espace, et sa jolie pilote Akima lui fera prendre conscience de la mission dont l'a investi son père: retrouver Titan, un vaisseau qui, une fois mis en marche, pourra recréer la Terre et accueillir les humains de plus en plus persécutés par les Drej. Comme de bien entendu, ces derniers tenteront d'empêcher le projet de se réaliser, mais c'était sans compter sur l'autorité des Adam et Eve très sexy qui forment Cale et Akima, lesquels, on s'en doute, ont un nouveau Woodstock à organiser.

Le scénario éculé et mal articulé, aux échos racistes, ou du moins sectaristes, paraît prévisible à un enfant de sept ans. D'autre part, celui-ci risque peu d'être étonné par les dessins d'inspiration japonaise, dont son petit écran est barbouillé du matin au soir. Peut-être les noms de Matt Damon et Drew Barrymore, qui prêtent leurs voix au duo amoureux, parviendront-ils à appâter quelques adolescents. Mais rien n'est moins sûr tant *Titan A.E.* ressemble à l'ultime relique d'un monde de l'animation traditionnelle que plus personne ne défend aujourd'hui. Encore eût-il fallu que le film de Bluth et Goldman s'appuie sur un scénario vraiment original, défende des idées nouvelles, pour que le pont soit pour eux franchissable. Hélas, ce *Titan A.E.* nous laisse sur l'étrange impression d'une réponse à *Star Wars*. Celui de 1977.



SOURCE TWENTIETH CENTURY FOX

*Titan A.E.* ressemble à l'ultime relique d'un monde de l'animation traditionnelle que plus personne ne défend aujourd'hui.

CORPS ET ARMES

Étienne Daho  
Virgin

Depuis le sensationnel *Paris ailleurs*, sorti en 1991, Étienne Daho a poursuivi une carrière exemplaire, quoiqu'à l'écart du grand public, resté de glace devant son opus suivant, le paradisiaque *Éden*, jugé — à tort — trop complexe et conceptuel. Deux ans après une compilation bienvenue (*Singles*), additionnée de deux nouvelles chansons qui ont ressuscité le chanteur dans les radios, voilà qu'un nouvel album, son septième, sorti chez nous la semaine dernière, confirme la tendance.

Réalisé avec Les Valentins — duo formé de Jean-Louis Pierot et Edith Fambuena, la guitare et l'âme sœur de Paris ailleurs —, *Corps et armes* nous ramène en effet un Daho familier et serein, armé d'une pop radieuse, qui écoule de jolis textes (pas toujours transcendants) sur des musiques accrocheuses, soufflées par une âme d'ado éternel. En témoigne le premier extrait radio de l'album, *Le Brasier*, ballade luxueuse et chaude sur un piano expert mais consensuel, qui s'inscrit dans la lignée des immortelles *Saudade* et *Heures hindoues*.

Ce tube a toutes les chances de brûler jusqu'à la cendre dans les radios, bien qu'il ne soit qu'un des trésors dont est formé *Corps et armes* (à l'exclusion de *Make Believe*, duo insignifiant avec Vanessa Daou).

Ainsi, sur une musique empruntée à sa copine Carly Simon (*Touched by the Sun*, tiré de son album *Letters Never Sent*), *L'Année du dragon* marque le sommet harmonique et émotif d'un album formé de l'addition de 11 voyages intérieurs, qui évoquent tantôt le *Swinging London* (*Rendez-vous à Vedra*), les îles du Sud (*La Baie*, *La Mémoire vive*) et l'abandon amoureux (*Corps et armes*, *La Nage indienne*).

Avec un égal souci de l'emballage (l'ouverture et la clôture en adagio citant Barber), de l'effet et de l'affect, qui sont la marque de la pop sophistiquée et intime avec laquelle Étienne Daho nous courtise depuis près de vingt ans.

Martin Bilodeau

RACINES

GILLES C. SIOU & THE MIDNIGHT RIDERS

Gilles C. Sioui & The Midnight Riders  
Byc (Musicor)

Louable initiative, on ressort officiellement chez Byc le chaleureux disque-maison de Gilles C. Sioui & The Midnight Riders, d'abord paru en relative confidentialité (et à compte d'auteur) en 1997. Byc, c'est la compagnie de Bernard Caza, patron des Vieux Croquer de Magog et de Sherbrooke. Caza gère, entre autres artistes, la carrière de Kevin Parent. Gilles C. Sioui était jusqu'à récemment le guitariste attiré de celui-ci (il a aussi accompagné les Kashtin, Bob Walsh et consorts). Les solos de slide, les bons riffs sudistes, le riche folk-rock de racines du premier album de notre cher Kevin, c'était un peu beaucoup la signature de Sioui.

D'où intérêt chez Byc: Sioui menait en effet carrière en parallèle, sans le crier sur les toits. C'est le genre silencieux, ce type-là. Une sorte de vieux sage: je choisis l'image à cause de son lignage autochtone. En 1997, ce premier enregistrement se propagea pour ainsi dire à l'aide de signaux de fumée, entre tribus d'initiés. Pas d'envois de presse, rien. En vérité, les amis de Sioui en parlèrent aux leurs, et l'on épousa mine de rien le tirage de 1300 exemplaires. En attendant le deuxième album, actuellement en chantier, Caza a jugé opportun de donner à l'éponyme *Gilles C. Sioui & The Midnight Riders* une véritable chance. Trois lettres après Kevin Parent dans les bacs des disquaires.

Profitions-en. Ce disque est au moins aussi bon qu'un très bon disque. A savoir: de la musique de guitare pas énermée, qui donne l'impression d'avoir été enregistrée sur les pattes de derrière entre deux rasades de sain liquide au bout de la véranda. Picking acoustique sur fond de corbeaux et criquets (*Big Red Devil & The Little Monkeys*), riffs confortables (*I Wanna Know*), blues de nuit noire (*I Might Be Going Wrong*), reggae relaxe (*Analyze It*), ce disque est une réserve inépuisable de brins de blé à se planter entre les dents. Un disque de canicule, pour tout dire. Conseil sans frais: pour que l'été dure sa vraie durée d'été, c'est-à-dire l'éternité

# Michel Rivard dans ses temps libres

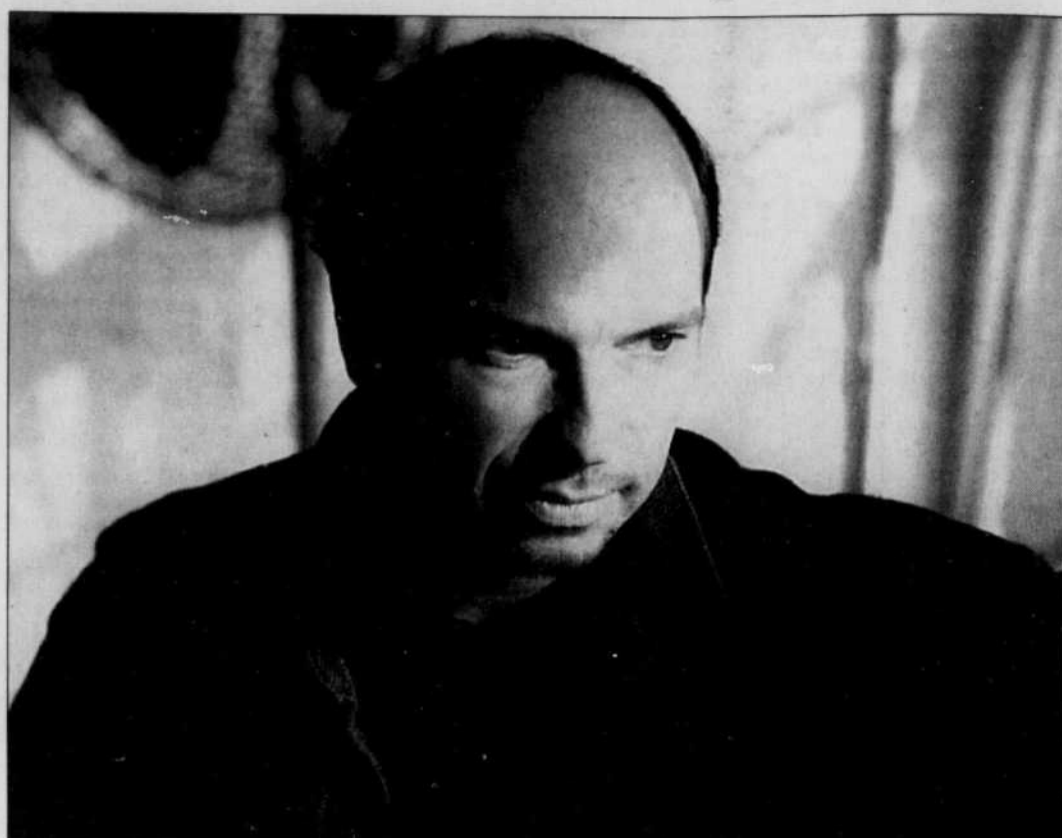
Aussitôt annoncée la sabbatique, aussitôt l'afflux de propositions. Michel Rivard a dit oui seulement aux plus alléchantes: réalisation d'un album pour Bori, création d'un oratorio pour chorale de 2300 voix avec Marie Bernard et double spectacle avec Daniel Bélanger et Jean-Pierre Ferland. Oisiveté? Connaît pas.

SYLVAIN CORMIER

Il avait du temps devant lui, comme on dit. Le temps de la page un peu trop blanche, le temps des accords un peu trop familiers. «Des signes qui sont clairs et qui me disaient: fais autre chose», avoue Michel Rivard en direct de son auto, cellulaire en main. Normal, après un album solo aussi dense et drainant que *Maudit bonheur*, une fois le cycle de la promo et des spectacles achevé: impossible de se remettre illico à la création. Falloit souffler un peu. Loisirs? Temps libres? Michel Rivard a décidé tout bêtement de prendre une année sabbatique. «La pire affaire», rigole-t-il.

Erreur de stratégie, coup de génie, c'est selon. Avoir du temps libre, dans ce métier, et surtout le dire, c'est insupportable, surtout pour les autres: une sabbatique est un grand trou à remplir au plus sacrant. Les offres se sont donc bousculées au portillon, toutes plus alléchantes les unes que les autres. «Depuis cette décision-là, je suis très occupé. Et très content de l'être.» Ça a commencé avec l'album de Bori. Savez, Edgar Bori? L'énigmatique entité qui désigne à la fois un type derrière un masque et le groupe moitié chanson moitié théâtre qui l'entoure? «Je suis un fan depuis le début. Je suis lié d'amitié avec leur metteur en scène, Yvan Bilodeau. Ils voulaient des suggestions de réalisateurs pour leur disque. J'ai fourni une liste avec mon nom en bas. Ben géné. Eux aussi étaient trop gênés pour me dire qu'ils pensaient à moi. Je me suis donc retrouvé réalisateur et j'ai adoré ça. Ça donne du recul et, en même temps, on s'improvise. Une expérience très salutaire pour moi.»

Vaste est la vie, nombreuses sont les voix  
C'est ainsi que les choses arri-



ARCHIVES LE DEVOIR

Michel Rivard a décidé tout bêtement de prendre une année sabbatique. «La pire affaire», rigole-t-il.

vent. Par simple proximité. Une amie qui a un projet et qui pense à vous, par exemple. C'est ainsi que la compositrice Marie Bernard, à qui l'organisme Chansons nouvelles — un rassemblement de chorales — avait demandé de créer une grande œuvre originale qui serait chantée par au moins 2000 choristes pour marquer l'an 2000, a contacté Rivard. Le goût de travailler de nouveau avec la collaboratrice attitrée de l'album *Un trou dans les nuages* était évidemment irrésistible. Rivard a dit oui. Six mois de travail plus tard, l'œuvre existe et sera présentée à deux reprises, le 24 juin au Colisée Pepsi de Québec et le lendemain au Centre Molson. «On va passer de la liqueur douce à la boisson forte», rigole Rivard.

Après une première mouture qui frôlait par bouts la musique contemporaine et qui était, disons, un petit peu prétentieuse, continue-t-il, on en est arrivés à faire quelque chose de plus accessible. Ça s'appelle *Vaste est la vie*, ça dure 25 minutes et il y a quatre mouvements. [Les chorales interpréteront d'autres œuvres que-

bécoises au cours du programme.] Marie a mis mon long texte en une musique qui demeure très catchy malgré les bouts atmosphériques: il y a des mélodies très rassembleuses. C'est très simple et très beau. Pour être chanté à 2300 voix [ils n'ont pas refusé les inscriptions après deux mille], il fallait moi aussi que j'aille vers la simplicité. C'est pas des jeux de mots à la *Bashung* qui se sont retrouvés là-dedans. Sans aucune prétention dogmatique, j'ai écrit sur la vie. Ça raconte le cheminement de l'innocence à la complexité de la vie moderne pour proposer comme solution un retour à l'innocence et à la simplicité.»

La sainte Trinité de la chanson

Pendant qu'on cause, Rivard roule vers le local de répétition. Où il retrouvera Jean-Pierre Ferland et Daniel Bélanger. Ce vendredi 23 juin au Centre de la nature, devant des tas de milliers de gens, ils donneront à trois l'incontournable show symphonique de la Saint-Jean à Laval. Et puis le même infernal trio d'auteurs-compositeurs-interprètes de qualité

supérieure (et de dangereux comiques) fera les frais du spectacle d'ouverture des 12<sup>e</sup> FrancoFolies de Montréal, le 27 juillet à la salle Wilfrid-Pelletier de la PdA (ou au Saint-Denis, en cas de grève persistante). Comment refuser ce double bonheur? Imaginez ces cloches-là dans la réalité des répétitions. «Dans le réel, renchérit Rivard, on est obligés de se mettre des menottes! Je ne veux pas en mettre trop pour ne pas décevoir personne, mais disons que ça fonctionne très bien. On a un humour commun. On harmonise bien ensemble. On a des tonnes qui se fondent bien les unes aux autres. C'est extrêmement facile et plaisant.»

Notez que les deux spectacles seront presque entièrement différents. «Pour un show symphonique de la Saint-Jean en plein air, c'est sûr qu'il faut y aller à l'évidence. Il faut faire plaisir à la majorité des gens. Leur donner les chansons les plus connues. On va les leur donner. Pour les FrancoFolies, on pourra se permettre de petites surprises.» Et après ça? «Je pense que je vais prendre une année sabbatique.» Quelqu'un a-t-il des propositions?

VITRINE DU DISQUE

du zénith le 15 juillet, accolez cet album au plus récent Neil Young. Et alternez pour bronzer égal.  
Sylvain Cormier

CHANSON

ADAMO D'AMOUR  
Ses plus grands succès  
Adamo  
EMI

On ne pouffe pas, s'il vous plaît. J'encenserais cette compilation double, fût-ce sous les quolibets. De toute façon, il y a un article dans la Charte des droits et libertés prévu à cet effet: «On ne peut empêcher quiconque d'aimer Adamo.» Vérité, c'est écrit rose sur blanc. Ou alors demandez au très crédible poète-rockeur belge Arno ce qu'il pense de son compatriote Adamo, lui qui a repris sans peur du romantisme *Les Filles du bord de mer* (hélas absente de ce florilège). Adamo, c'est ça: un certain romantisme de bon aloi. Et une bien jolie voix. Et surtout des mélodies qui ne s'en vont plus une fois qu'elles se sont accrochées au cœur: n'iez seulement que vous pouvez fredonner à volonté *Notre roman*. C'est ma vie, *Inch'Allah*, *L'amour te ressemble* ou *Mes mains sur tes hanches*. Du Adamo, ce plein double disque de versions originales en témoigne haut et fort, c'est ce que la chanson populaire française avait de mieux à offrir dans les années soixante (avec Richard Anthony), pour qui n'était pas totalement fou de yéyé ou acquis aux chansonniers. Entre les deux factions (qui l'abhorraient également), il avait le gentil — et talentueux — Salvatore Adamo. Donnons-lui au moins ce qu'il mérite: une place dans la discothèque. Au milieu.

S. C.

WORLD

ROOTS OF BUENA VISTA  
Artistes divers  
Sept volumes  
Egrem (MaGaDa/Oasis)

Il fallait s'y attendre. Ry Cooder, en rassemblant les légendes vivantes de la musique cubaine sous l'enseigne du Buena Vista Social Club, avec le retentissement mondial que l'on sait, a pratiquement levé l'embargo américain à lui tout seul. Même s'il ne s'agit que d'une



brèche artistique, on a depuis l'impression d'un gigantesque déferlement. Non seulement chacun des compadres du Club a-t-il enregistré un ou plusieurs nouveaux albums destinés à l'Amérique et au monde, mais les compagnies de disques cubaines ont été gratifiées de contrats de distribution hors île, histoire de sonder les fonds de tiroirs.

C'est ainsi que le catalogue de la firme majeure Egrem a été ponctionné vite fait au profit d'une collection ad hoc lancée au Canada par le distributeur MaGaDa/Oasis: emballage générique cartonné (du jaune le plus criant) claironnant le titre *Roots Of Buena Vista*, livrets mis ou non à jour, on a tout simplement recyclé les titres les plus signifiants gravés par nos héros dans les années 70, 80 et 90: le *Grandes Exitos* de l'as guitariste Compay Segundo, l'*Indestructible* du pianiste Ruben Gonzalez, le *Tierra Calliente* d'Ibrahim Ferrer, et ainsi de suite. On aurait certes préféré des compilations conséquentes, où le parcours de chacun aurait été retracé, comprenant les enregistrements d'avant Castro, mais on ne fera pas la mauvaise tête: toute la collection, malgré sa facture expéditive, est pertinente pour la bonne raison que les musiciens y sont tous exceptionnels. Ces gens-là, même avant que Ry Cooder ne les revête à la planète ébahie, ne savaient pas mal jouer. À classer sous «indispensable», faute de mieux.

S. C.

JAZZ

TABOO AND EXILE  
John Zorn  
Étiquette Tzadic

John Zorn c'est Ubu dans le jazz. Enfin... le jazz... parler jazz dans son cas c'est approprié et inapproprié à la fois. Parce que, un coup il est

jazz, un coup il est iconoclaste. Tous jours, il surprend. D'autant plus souvent qu'il est prolifique.

Zorn... Parfois, il nous dévoile son jeu instrumental à travers le quartet Masada. Parfois, il nous présente son talent de compositeur épris de musiques classiques. Plus exactement de Bartok, Penderecki ou Schenberg. Parfois, c'est le fou de musiques traditionnelles japonaises ou des musiques sacrées du Moyen Orient. D'autres fois, c'est son goût pour les percussions africaines ou sud-américaines. John Zorn, on ne le dira jamais assez, est probablement le jazzman le plus intéressant. Une chose est certaine, il ne laisse pas indifférent.

Sa dernière production s'intitule *Taboo and Exile*. Sur celle-ci il ne joue pas. En fait, il s'agit de compositions originales qu'il a fait jouer par des musiciens qu'il a dirigés. De musiciens qui animent la frange avant-gardiste de la scène newyorkaise. Il s'agit du batteur Joey Baron, du contrebassiste Greg Cohen, du violoncelliste Erik Friedlander, du guitariste Marc Ribot, du percussionniste Cyro Baptista, du bassiste Bill Laswell et du pianiste Jamie Saft.

Un coup, la musique est douce, envoûtante. Elle séduit en jouant les cartes de l'apaisement. Un coup, la musique est électrique, dérangeante, décapante. Comme si Zorn avait voulu détruire l'exercice de séduction par l'ébranlement. Ce *Taboo And Exile*, c'est le chaud et le froid traduit magistralement en musique.

Serge Truffaut

URBAIN

A PERFECT CIRCLE  
Mer De Noms  
(EMD/Virgin)

Ça fait longtemps qu'on attend le prochain disque de la légendaire

formation Tool; en attendant, le chanteur Maynard Keenan nous donne de quoi se mettre sous la dent: *A Perfect Circle*, projet imaginé par Billy Howerdell, technicien de Nine Inch Nails et de Tool au cours des dernières années. Ce qui a débuté comme étant un genre de rock théâtral instrumental devint rapidement, après certains réaménagement et avec l'arrivée du frontman de Tool, une dérive mélancolique vers un progressif longtempo négligé sur une lourde base d'alterné-métal. Le quintet réussit avec brio, Mer de Noms, est un véritable tour de force, mais la comparaison avec Tool est inévitable. Outre la présence de Keenan, et de ses chants lyriques plus grands que nature, l'atmosphère sombre des pièces ressemble étrangement à celles de Tool. La seule différence majeure: avec *A Perfect Circle* les pièces ont une construction beaucoup moins complexe, surtout dans la rythmique, ce qui les rend plutôt faciles à apprivoiser. Un véritable mur de son où l'emphase est mise sur des ambiances obscures, mélodramatiques, et spirituelles. Très satisfaisant; pour tromper l'impatience en attendant le prochain opus de Tool...

Nicolas G. Chouteau

NYC GHOSTS & FLOWERS  
Sonic Youth  
(Geffen/Universal)

On sait depuis longtemps que Sonic Youth ne cherche pas à faire l'unanimité. Depuis quelques années, sur sa propre étiquette, ce groupe culte de New York se rapproche davantage de la musique dite «contemporaine» que d'une quelconque esthétique rock. De retour sur Geffen, *NYC Ghosts & Flowers* n'a rien d'un disque facile. Au contraire, Thurston Moore et ses complices renouent avec une forme d'expérimentation aussi sévère qu'intransigeante. Beaucoup moins bruyant que ses prédécesseurs, ce dernier disque étonne surtout par son recueillement ainsi que sa concentration minimaliste. Avec l'aide de Jim O'Rourke (ancien membre de Gastr Del Sol), l'univers de Sonic Youth n'hésite pas à rendre un vibrant hommage au bouillonnement artistique relié à sa ville natale. On pense, bien sûr, à Television et Patti Smith au milieu des

VOIR PAGE B 5: VITRINE

ARTS

DISQUES CLASSIQUES

# Trois impressionnants paysages américains



John Cage  
The Seasons  
pour piano préparé et la curiosité de la Suite for Toy Piano (Suite pour piano-jouet).  
Le concerto est un véritable chef-d'œuvre, aussi beau et intense que Les Bagatelles de Webern, et sa sonorité se révèle incontestablement moderne, malgré certains tics d'orchestration dans les graves. Interprété ainsi, je ne m'ennuie plus de ma version vinyle tellement on entend tout des résonances de l'instrument préparé, tellement les mélodies de timbre sont subtilement rendues par la technique d'enregistrement (et là, il faut bien admettre que l'American Composers Orchestra est bon, sans plus; que serait cette musique faite par l'orchestre de Berlin, celui de Vienne ou l'OSMI!).  
L'imagination frappe autant que la beauté; l'attention est subjuguée par l'émotion, ce critère si indéfinissable et irrationnel auquel, parfois, il faut bien se soumettre. Ici, on s'y plie sans réserve possible, pour peu qu'on aime écouter avec un minimum de concentration car cette avant-garde-là la réclame et vient la chercher dans notre oreille.  
La Suite pour piano-jouet est moins stimulante, sinon pour sa singularité sonore. Il est même amusant de comparer la version «originale» avec l'orchestration qu'en a faite Lou Harrison. Cela révèle une facette plus «postmoderne» de ces pages. Sans leur ajouter en profondeur, elle amène au moins une densité harmonique que l'instrument solo ne saurait fournir et que les effets d'instrumentation vont chercher avec une naïveté un peu facile.

mentale, qui devient, en version chantée, *The New River*. On se demande s'il s'agit bien de la même musique. Je pourrais établir plein d'autres comparaisons, mais je vous laisse vous amuser avec votre programmeur de lecteur numérique pour vous acquerir avec ce genre de jeu. L'interprétation, malheureusement, déçoit. Music Projects/London a encore bien des croûtes à manger avant de s'imposer comme un ensemble de qualité. Les cordes faussent et il n'y a guère d'homogénéité chez les vents. Parfois, cela sert le propos (à savoir, faire «détonner» la mélodie); parfois, cela le dilue.  
Comme Ives ne voulait pas que sa famille ait à subir les désagréments pécuniaires propres à l'instabilité des sources de revenu des créateurs, il s'est fait brillant agent d'assurance. Il ne composait que le soir et les week-ends. D'où le fait qu'on l'ait souvent considéré comme amateur et, pire, traité comme tel. Les interprètes réunis ici, sans tomber dans ce travers, affichent une indifférence et une insouciance face à la portée du texte de ces miniatures qui ne sont pas vraiment à leur avantage.  
Ceci dit — et ce n'est pas une réserve, plutôt une véritable déception de projet discographique manqué —, ce disque permet d'approcher d'une toute nouvelle manière l'univers de cet Américain si étrange sans avoir à faire d'immenses recherches; c'est la vertu des collections. En ce sens, le produit s'avère valable, même si, d'un point de vue musical, on aurait aimé que l'aspect sonore soit aussi léché que l'excellente présentation qu'offre le livret, finement documenté.

Sylvan, baryton; Alan Feinberg, piano; Music Projects/London; London Voices. Dir: Richard Bernas. Durée: 61 minutes 54. Decca 466 841-2

Charles Ives, en bon Américain, aimait les *tunes*. C'est d'ailleurs la base de toute sa musique et le fondement de son esthétique: offrir à la mélodie — souvent d'origine ou d'inspiration populaire — un cadre où elle ne se noie pas dans la vieille harmonie pour retrouver sa vraie force et sa pureté virginale. Il appelait cela de la musique «virile».

On a ici affaire à une collection de diverses miniatures. Réalisé en deux parties, le disque est une sorte d'anthologie comparée. Du frivole à l'expressionnisme, l'éventail de climats est large. On a souvent tendance à classer Ives, et ceux qui le font se confrontent toujours à d'énormes difficultés. Homme aux multiples facettes, Ives montre ici qu'il est à proprement parler inclassable, un peu à l'image de la culture américaine qui puise à de multiples sources et arrive à les transformer pour le meilleur et pour le pire.

Le disque propose évidemment le meilleur. On oscille entre le Schoenberg de l'opus 16, la musique de Kurt Weill et les tubes de Broadway. Le ton — pardon: les tons que le compositeur exploite sont ici souvent présentés en deux versions. D'abord une mise en musique seulement instrumentale, avec orchestre, puis une présentation de la version vocale de la chose, sous la forme plus «traditionnelle» du genre mélodie avec piano.

C'est en ce sens assez intéressant; il est en effet toujours un peu frustrant d'explorer un univers pluri-céphale en n'en abordant qu'un seul côté. Un exemple serait la transformation de *The Ruined River*, une pièce strictement instru-

rosité d'archet, cette intensité et — je me répète et ne me répéterai jamais assez — cette qualité sonore. Écoutez le mouvement lent de la sonate de Chopin (quel vibrato!), le phrasé plein de souffle de la sonate de Brahms, la virtuosité si engagée de celle de Debussy...  
Même si l'esthétique d'interprétation a changé au cours des ans et que la technique d'enregistrement a fait des progrès, on trouve ici un disque monumental, du violoncelle plus grand que nature, de la musique foudroyante de vie et de passion. Puristes, attention: ce n'est pas parfait. C'est encore mieux: c'est vrai et vivant. Que peut-on demander de mieux?

Amateurs et «détectateurs», oyez, oyez. Si John Cage est mort, sa musique, elle, demeure bien vivante. Et passionnante comme actuelle.

En écoutant les deux versions de *Seventy-Four*, on croit entendre du Ligeti avant la lettre, du Pärt avant l'heure, du Risset avant la méthode. *The Seasons*, une musique de ballet, s'avère quant à elle une œuvre qui, aujourd'hui, s'interprète comme une grande réponse à Stravinski et Webern. Curieux alliage pour une composition de 1947 et tellement prophétique du «virage» qu'allait opérer Stravinski en 1955 en adoptant le langage sériel jusqu'à la fin de sa vie.

L'instrumentation est moins virtuose que chez les modèles, soit; mais dans ce côté brut du vide et du minimal (annonce de Steve Reich à venir), on trouve tellement de fraîcheur et d'inventivité qu'on reste pantois d'admiration, ravi de plaisir. Jamais l'intérêt ne fléchit.  
Ceux d'entre vous qui avez aimé *Sonatas and Interludes* paru chez Naxos l'an dernier, qui fut un succès de palmarès, ceux-là donc vont courir acheter ce disque pour la formidable version du *Concerto*

Charles Ives: When The Moon, séries d'arrangements et d'orchestration de mélodies américaines et de théâtre. Susan Narucki, soprano; Sanford

FRANÇOIS TOUSIGNANT  
ZARA NELSOVA

Johannes Brahms: Sonate pour violoncelle et piano n° 1 en mi mineur, op. 38; Ludwig van Beethoven: Sept variations sur le duo «Bei Männern, welche Liebe fühlen» de La Flûte enchantée de Mozart, WoO 46; Claude Debussy: Sonate pour violoncelle et piano; Frédéric Chopin: Sonate pour piano et violoncelle en sol mineur, op. 65. Zara Nelsova, violoncelle; Grant Johannesen, piano. Durée: 62 minutes 28. CBC Records - Les Disques Radio-Canada, collection Perspectives PSCD 2018

Je me souviens de Zara Nelsova montant sur scène, de son ample jupe émeraude avec bustier noir. À cette époque, elle était, avec Reine Flachot, une des rares femmes à jouer du violoncelle, un instrument très mal vu pour une dame. L'assurance et le plaisir envahissaient la salle. Les néophytes, comme moi à l'époque, découvraient une dame immense de personnalité. Se présentant devant le public, cette Winnipégoise d'origine (née en 1918 et naturalisée américaine en 1953) en imposait par sa présence et sa stature: on croyait qu'elle allait jouer du violon ou, du moins, du violoncelle dans la position dans laquelle on joue du violon. Elle s'asseyait et le miracle se produisait.

Le son, la sonorité, l'ampleur, le volume, tout ce que vous voulez et qui contredit le fait que le violoncelle soit sourd dans le grave, maigre dans l'aigu, et que, malgré la beauté de sa sonorité, il passe mal en salle comme soliste, tout cela est faux quand il s'agit de Nelsova. Elle avait du son! Un son remarquable et aussi rond que puissant qu'elle sortait de son Le Marquis de Corberon, fait par Stradivarius en 1726.

Physiquement subjugué, l'auditeur se laissait donc emporter par l'extrême musicalité de cette musicienne géante qui déchirait le silence pour nous faire pénétrer dans un monde artistique jusqu'«alors inouï», dominant l'orchestre sans effort et chantant de sa voix unique. Ah! que je m'ennuyais de ces temps-là!

J'emploie l'imparfait à juste es-tient: cette nouvelle parution des Disques Radio-Canada nous fait reprendre contact avec cette réalité du passé toujours aussi présente. Le répertoire proposé est celui de la musique de chambre, notamment trois grosses sonates qui sont des chevaux de bataille du violoncelle. Avec son mari, Grant Johannesen, elle a enregistré ce disque en une seule journée (!), le 21 février 1968. Je souligne la date car la prise de son est assez sèche et n'est qu'un pâle reflet de la réalité du souvenir.

Mais quelle vibrante pâleur! Bien des violoncellistes applaudis aujourd'hui n'ont pas cette géné-

## VITRINE

SUITE DE LA PAGE B 4

années 70, mais surtout à l'éclectisme musical d'un John Zorn. Des pièces comme *Renegade Princess* ou *Small Flowers Crack Concrete* relient le silence à l'improvisation. Sans toutefois atteindre la grâce de *Daydream Nation*, *NYC Ghosts & Flowers* annonce des jours plus calmes pour Sonic Youth.

David Cantin

HARRY SMITH'S ANTHOLOGY OF AMERICAN FOLK MUSIC  
Volume Four (Revenant)

En 1997, la réédition de l'histoire *Anthology of American Folk Music* sur Smithsonian/Folkways semble avoir suscité un regain d'intérêt pour les racines de la musique folklorique américaine. Ce magnifique coffret, comprenant les trois premiers volumes, est toujours perçu comme une sorte de trésor sacré pour plusieurs générations d'auteurs-compositeurs (de Bob Dylan à Gillian Welch). On y retrouve des enregistrements de terrain (field recordings) mythiques de pionniers tels The Carter Family, Mississippi John Hurt, Blind Willie Johnson et beaucoup d'autres, témoignant d'une époque lointaine que Greil Marcus décrira comme *The Old Weird America*. L'homme derrière cette compilation érudite est nul autre qu'Harry Smith, une légende du Lower East Side new-yorkais, également alchimiste, cinéaste, peintre et ethnologue archivistique énigmatique. C'est ce curieux personnage qui a fait le choix (parfois enregistré et édité) de cette somme aux proportions bibliques, témoignant de l'Amérique rurale et urbaine. Inédit depuis près de 50 ans, le quatrième volume complète ce panorama d'un monde à la dérive au cours des années 30. On retrouve dans cette musique, les origines du blues, du country, du folk, voire du gospel.

Il faut entendre les Memphis Jug Band, Lead Belly et Heavenly Singers, pour ressentir l'impatience, la frustration ainsi que la spontanéité derrière ces chansons d'un temps invisible. Moins prestigieuses que le premier coffret, ce quatrième volume ne manque pourtant pas d'informations grâce à un livret qui compte près d'une centaine de pages.

Des textes fouillés de Greil Marcus, Ed Sanders, John Cohen, Dick Spottswood et John Fahey complètent l'écoute de ces deux disques. On en apprend d'ailleurs beaucoup sur la vie de l'incontournable Harry Smith. Alors que Wilco et Billy Bragg s'inspirent des textes inédits de Woody Guthrie, Moby fouille les archives d'Alan Lomax: il est grand temps de s'ouvrir à cet étrange monument qu'est l'*Anthology of American Folk Music*.

D. C.

PLUS DE 90 SEMAINES CONSÉCUTIVES À L'ÉCRAN À PARIS

« Film bouleversant à fleur de peau... Anna Thomson, une actrice exceptionnelle, de la trempe de Gena Rowlands. »  
Eric Fourtany - Voir

« La dignité de son personnage [SUE] évoque à la fois Giulietta Masina dans *La Strada* et les héroïnes de Cassavetes. »  
Luc Perrault - La Presse

« Thomson est forte, vulnérable, adorable et stoïque à la fois. *SUE* est remarquable! »  
Meters Kopka - Hour

★★★★ 1/2  
« Anna Thomson est brillante. Un psychodrame décapant, dans lequel *SUE* véhicule un gigantesque impact émotionnel. »  
Mati Wolf - The Gazette

« *SUE* est un film choquant et captivant. »  
Mark Ditsky - Mirror

Prix d'interprétation Anna Thomson FCMM - 1999  
Sélection Officielle Deauville - 1998

# SUE

PERDUE DANS MANHATTAN  
UN FILM DE AMOS KOLLEK  
AVEC ANNA THOMSON MATTHEW POWERS TAHNEE WALCH

À L'AFFICHE!  
version originale anglaise, s.t.f.  
15h00 - 17h00 - 19h00 - 21h00

Centris 3536, boul. St-Laurent  
Billetterie: (514) 847-2206

« C'EST UN FILM FABULEUX ! »  
- ROGER EBERT, CHICAGO SUN-TIMES

« TITAN N'EST PAS DE CE MONDE. UNE AVENTURE STUPÉFIANTE POUR TOUTE LA FAMILLE. »  
- STEPHEN IERVOLINO, LAUNCH

« UN FILM D'ANIMATION COMME VOUS N'EN AVEZ JAMAIS VU. »  
- EVAN WIENER, SPIN MAGAZINE

« ... « TITAN APRÈS LA TERRE » EST AUX FILMS D'ANIMATION CE QU'A ÉTÉ « LA GUERRE DES ÉTOILES » AUX FILMS D'ACTION. »  
- CHRIS GORE, THE NEW MOVIE SHOW WITH CHRIS GORE

APRÈS LA TERRE  
afterearth.com

À L'AFFICHE!

VERSION FRANÇAISE			
CINÉPLEX ODÉON	CINÉPLEX ODÉON	LES CINÉMAS GUZZO	MÉGA-PLEX GUZZO
QUARTIER LATIN	LASALLE (Place)	LANGELIER 6	PARADIS
MÉGA-PLEX GUZZO	TASCHEREAU 18	LAVAL (Carrefour)	JACQUES CARTIER 14
PONT-VIAU 18	LES CINÉMAS GUZZO	CINÉPLEX ODÉON	CINÉPLEX ODÉON
STE-THERÈSE 8	TERREBONNE 8	LAVAL (Carrefour)	ST-BRUNO
LES CINÉMAS GUZZO	GALERIES ST-HYACINTHE	BOUCHERVILLE	ST-EUSTACHE
CHATEAUGUAY ENCORE	ST-HYACINTHE	CAPITOL	CINÉPLEX ODÉON
		ST-JEAN	CARREFOUR D'ORION
			PLAZA DELSON
			ST-BASILE
			ST-JÉRÔME
CINÉMA DE PARIS			
VALLEYFIELD	CHATEAUGUAY	LAVAL	ST-EUSTACHE
VERSION ORIGINALE ANGLAISE			
FAMOUS PLAYERS	FAMOUS PLAYERS	LES CINÉMAS GUZZO	MÉGA-PLEX GUZZO
PARAMOUNT THX	COLISEE KIRKLAND	LACORDAIRE 11	SPHERETECH 14
CINÉPLEX ODÉON	CINÉPLEX ODÉON	LES CINÉMAS GUZZO	CAVENDISH ODÉON
CÔTE-DES-NEIGES	LASALLE (Place)	TASCHEREAU 18	DES SOURCES 10
CINÉPLEX ODÉON	CINÉPLEX ODÉON	CINÉMA CARNIVAL	CHATEAUGUAY
SON DIGITAL	LAVAL (Galerias)	CHATEAUGUAY	STE-ADELE
			LAISSE-PASSER REFUSÉS

«... Le film français le plus drôle depuis Le dîner de cons...»  
- Denis Hébert

## Le derrière

Un film de Valérie Lemercier

Claude Rich  
Valérie Lemercier  
Dreudonné

À L'AFFICHE!  
CINÉPLEX ODÉON QUARTIER LATIN  
CINÉPLEX ODÉON BROSSARD  
MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE  
CINÉMA FINE STE-ADELE

PRODUCTION ÉPIQUE  
ADMIRABLEMENT FILMÉE

L'Empereur et l'Assassin  
Un film de Chen Kaige

Blackwatch DISTRIBUTION  
version originale sous-titrée française  
version originale sous-titrée anglaise  
QUARTIER LATIN  
EGYPTIEN

LEON IDEAL  
FESTIVAL DE MONTREAL

«Retour triomphal de Zhang Yimou...  
Comédie... ironie...  
Jean-Philippe Gravel, RCI

«Surpasse les brillants récits ayant l'école comme cadre du Premier maître d'Andrei Konchalovsky jusqu'au Cercle des poètes disparus...  
Renversant...»  
- Luc Perrault, LA PRESSE

«... une rare qualité d'émotion qui contribue à forger un agréable climat de fable contemporaine...  
Martin Bidlova, LE DEVOIR

PAS UN DE MOINS  
NOT ONE LESS

Par le réalisateur de *L'empire des poètes disparus*  
- film de Zhang Yimou - Blackwatch

v. o. en mandarin avec sous-titres français  
eXCentris 3536, boul. St-Laurent  
Billetterie: (514) 847-2206  
13h30 - 15h30 - 17h30 - 19h30

GAGNANT OSCAR  
MEILLEUR FILM ÉTRANGER

## TOUT SUR MA MÈRE

Blackwatch DISTRIBUTION  
film de Pedro Almodóvar

À L'AFFICHE!  
Tous les jours  
QUARTIER LATIN

13h15 - 16h15 - 19h45 - 21h10  
www.mylifetime.ca

## • ARTS-AFFAIRES •

Grande entreprise

## Le théâtre de la vie

Fructueuse collaboration entre La Baie centre-ville et le Festival de théâtre des Amériques



Dans *The Urban Dream Capsule* qu'ils ont déjà donné dans plusieurs pays du monde, les quatre créateurs, concepteurs et performeurs, dont on voit ici trois des membres, se coupent du monde pour mener leur vie quotidienne dans un lieu visible au public pendant un laps de temps déterminé.

L'événement le plus populaire de l'édition 1999 du Festival de théâtre des Amériques (FTA) aura été sans contredit *The Urban Dream Capsule* qui réunissait quatre comédiens-performeurs australiens. Entre le 21 mai et le 4 juin 1999, plus de 250 000 personnes ont défilé devant des vitrines pour assister à cette performance-marathon de près de 350 heures ininterrompues.

SOLANGE LÉVESQUE

La Baie centre-ville vient de recevoir le prix Arts-Affaires de Montréal, édition 2000, catégorie Grande Entreprise, pour avoir accepté de consacrer ses vitrines de la rue Union au spectacle invité par le FTA et de collaborer financièrement à cette présentation d'une envergure peu commune.

Marie-Hélène Falcon, cofondatrice et directrice du FTA, souhaitait élargir la portée du festival. Par la même occasion, elle rêvait de rejoindre un plus vaste public en offrant aux Montréalais un spectacle gratuit et susceptible d'intéresser tout le monde, tout en s'inscrivant au cœur de la ville. Dans cette optique, la performance des quatre artistes australiens qu'elle avait rencontrés dans leur pays il y a quelques années lui semblait idéale. Mais faire venir la troupe d'Australie, assurer le séjour et les honoraires de ses membres engageaient des dépenses que le FTA n'aurait jamais pu envisager. Finalement, quatre partenaires ont conjointement rendu le projet réali-

sable: le FTA, la troupe elle-même, La Baie centre-ville et le Conseil des arts d'Australie.

## Vie quotidienne

Dans *The Urban Dream Capsule* qu'ils ont déjà donné dans plusieurs pays du monde, les quatre créateurs, Andrew Morrish, Nick Pappas, Neil Thomas et David Wells, concepteurs et performeurs, se coupent du monde pour mener leur vie quotidienne dans un lieu visible au public pendant un laps de temps déterminé. Ils ont ainsi vécu quatorze jours dans les vitrines de la rue Union, transformées par La Baie en un petit 4 pièces 1/2 meublé, chaque moment du jour et de la nuit sous les yeux des passants, lesquels se transformaient, du fait, en spectateurs. Il fallait voir ces passants, seuls ou en groupe, s'immobiliser comme devant un aquarium pour les observer avec curiosité, l'espace de quelques minutes ou des heures durant.

Il fallait voir surtout ce quatorze qui offrait à tous le ballet des gestes les plus routiniers de la vie. Gestes routiniers, forcément, mais étonnants parce que chaque action prend une valeur théâtrale lorsqu'elle est ainsi exposée et parce que la vie des quatre lurons se déroulait dans un véritable décor, un environnement coloré et ludique créé par le scénographe Richard Jeziorny avec la collaboration de La Baie. Les costumes excentriques et flamboyants portés par les performeurs ressortaient d'ailleurs plus au théâtre qu'à la vie quotidienne.

Qu'ils fassent la cuisine, lisent, dorment, dansent, mangent, se rasent ou sortent de la douche, chacune de leurs actions provoquait une étrange fascination. Il faut dire que l'intérêt de la chose devait beaucoup à la créativité et au sens de l'improvisation des artistes. Communicateurs attentifs, ces mimes accomplis, un peu poètes, un peu magiciens, avaient plus d'un tour dans leur chapeau; ils savaient jongler, s'amuser, faire rire, faire sauter la banalité comme ils faisaient sauter les crêpes, tourner le déplacement le plus banal en chorégraphie fantaisiste et saisir au vol toutes les occasions pour établir une communication avec les spectateurs de tous âges, de toutes nationalités, de toutes conditions qui s'escrimaient pour se faire comprendre d'eux.

**Établir une communication**  
Messages écrits brandis par les



JACQUES GRENIER LE DEVOIR  
Marie-Hélène Falcon

spectateurs, réponses collées sur la vitrine, sémaphore, les deux parties faisaient flèche de tout bois pour se comprendre. En réalité, c'était là le nerf de la performance et son principal foyer de séduction: établir une communication d'une grande fraîcheur avec un public d'inconnus présents dans la rue ou reliés par les moyens de communication électroniques.

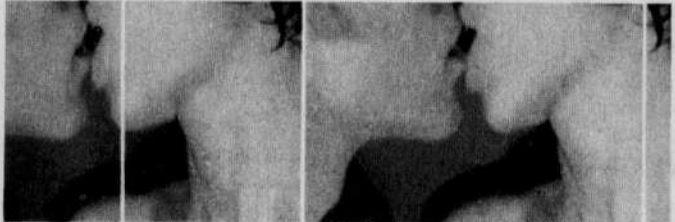
Car s'ils se trouvaient isolés de la foule par une paroi de verre, toute une panoplie de moyens de communication dernier cri avait été mise à leur disposition: ordinateur branché sur Internet, télécopieur et téléphones, ainsi que les traditionnels papiers, cartons et crayons de toutes sortes. Ils pouvaient ainsi échanger avec toute personne qui désirait entrer en contact avec eux. Les échanges étaient presque incessants, souvent soutenus, et la foule grandissait de jour en jour.

Audacieux? C'est le moins qu'on puisse dire d'un tel projet! De la part du FTA, il fallait oser, il fallait aller frapper à la porte de La Baie pour leur proposer d'héberger la performance, c'est-à-dire de prendre en charge une partie des coûts entraînés par l'installation et le séjour des artistes en vitrine. Selon Marie-Hélène Falcon, la direction ne fut pas trop difficile à convaincre mais il fallut lui faire accepter l'idée du risque. «*À partir du moment où les résistances sont tombées, raconte la directrice du FTA, les employés ont montré un intérêt constant, déployant toutes leurs énergies pour faciliter les choses à l'équipe. Ils ont été remarquables.*»

De l'expérience, elle conclut que tous ont été gagnants dans l'aventure: «*La Baie et le FTA ont offert un événement au public, un événement unique et chaleureux, la performance a amené plusieurs nouveaux spectateurs au festival et, en contrepartie, de nouveaux clients venus observer le spectacle en ont profité pour entrer chez La Baie.*»

Centre de formation professionnelle en cinéma et en télévision

scénarisation, réalisation, production



Date limite d'inscription: 06:10:2000

2000-2001

Téléphone: (514) 285-1840



www.inis.qc.ca

inis

INSTITUT NATIONAL DE L'IMAGE ET DU SON

Chambre de commerce  
du Montréal métropolitain  
Board of Trade  
of Metropolitan MontrealLe Prix  
Arts-Affaires  
2000La Chambre de commerce  
du Montréal métropolitain  
félicite les lauréats

## La Baie

- catégorie «Grande entreprise» pour son association avec le Festival de théâtre des Amériques.

## AVMOR

- catégorie «PME» pour l'acquisition d'un nombre impressionnant d'œuvres d'art.

## M. Pierre Roy, président du conseil,

Institut national de l'image et du son

- catégorie «Personnalité arts-affaires» pour son engagement personnel.

Le Prix Arts-Affaires a été créé par la Ville de Montréal en 1991 en collaboration avec la Chambre et Le Devoir. Il souligne la contribution et le soutien du milieu des affaires au milieu culturel montréalais.

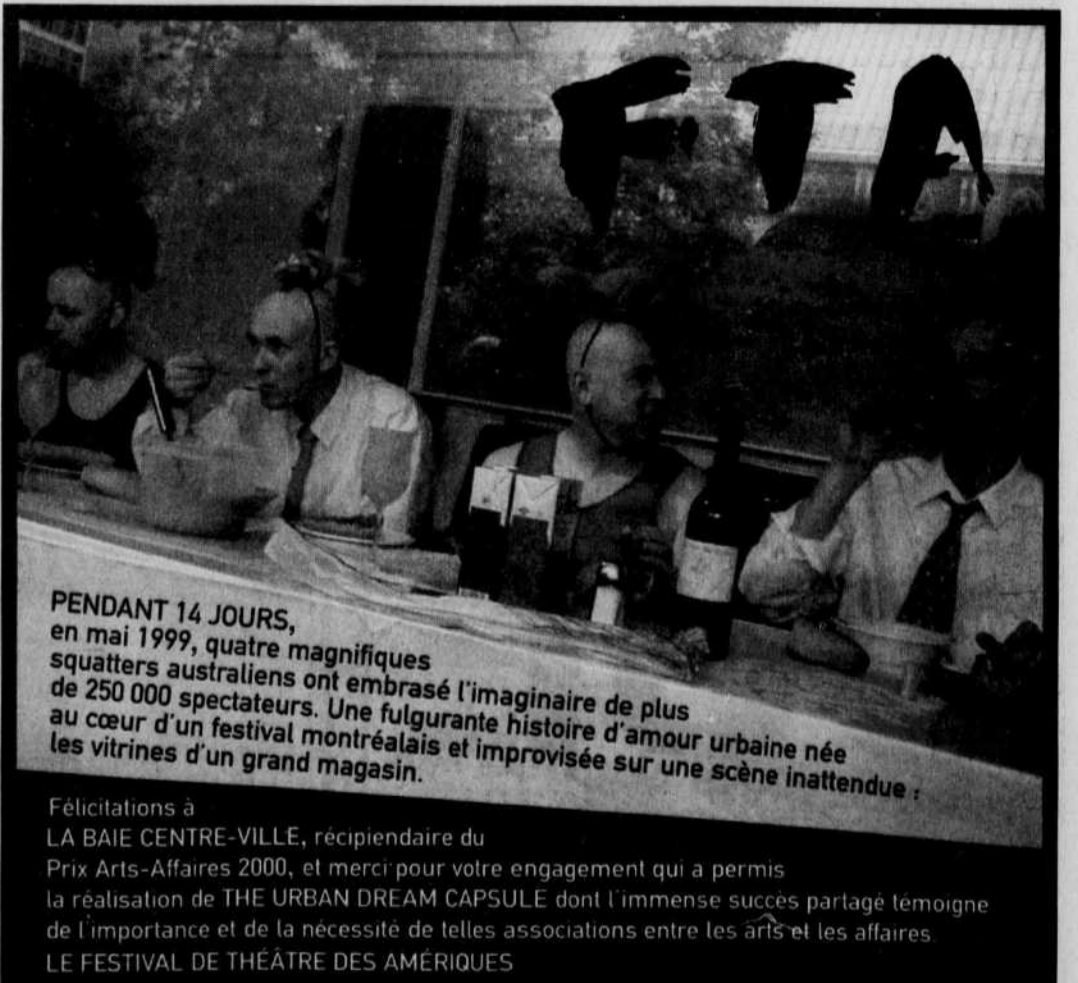
« Ne t'écarte pas de la communauté. »  
« Do not separate yourself from the community. »

HILLEL

De la part d'un ami

MÊMES PROBLÈMES  
UNE SOLUTION  
LA SOLIDARITÉ

(514) 257-8711

1-888-234-8533  
www.devp.orgDÉVELOPPEMENT  
ET PAIX

PENDANT 14 JOURS,  
en mai 1999, quatre magnifiques  
squatters australiens ont embrasé l'imaginaire de plus  
de 250 000 spectateurs. Une fulgurante histoire d'amour urbaine née  
au cœur d'un festival montréalais et improvisée sur une scène inattendue.  
les vitrines d'un grand magasin.

Félicitations à  
LA BAIE CENTRE-VILLE, récipiendaire du  
Prix Arts-Affaires 2000, et merci pour votre engagement qui a permis  
la réalisation de THE URBAN DREAM CAPSULE dont l'immense succès partagé témoigne  
de l'importance et de la nécessité de telles associations entre les arts et les affaires  
LE FESTIVAL DE THÉÂTRE DES AMÉRIQUES

## ARTS-AFFAIRES

Histoire d'un prix

Du mécénat considéré  
comme l'un des beaux-arts

De la difficulté de relier le monde des affaires à celui de l'art

Il est toujours bon de se pencher sur l'existence d'un prix quand il franchit la barre des dix ans ou presque. Question de prendre le pouls du patient, d'évaluer sa condition générale. Il se trouve que *Le Devoir* a participé intimement, avant même sa création officielle, aux destinées du prix Art-Affaires. Malgré ses nouvelles occupations à la Grande Bibliothèque, Lise Bissonnette est fort bien placée pour évaluer l'impact d'un prix dans lequel elle a investi beaucoup d'énergie.

MICHEL BÉLAIR  
LE DEVOIR

C'est une sorte de secret de Polichinelle: tout le monde sait que Lise Bissonnette, l'ancienne directrice du *Devoir* et maintenant maîtresse d'œuvre du chantier de la Grande Bibliothèque, a une grande passion pour la culture en général et l'art en particulier. Par ses écrits, ses interventions et ses prises de position, elle a souvent tenté de construire des ponts reliant la culture aux grands dossiers agitant la société québécoise. Son ancienne implication dans le prix Arts-Affaires en fait une observatrice privilégiée. Et c'est avec sa franchise habituelle qu'elle a bien voulu répondre à nos questions.

Rappelons d'abord que le prix Arts-Affaires avait été mis sur pied par la Ville de Montréal en collaboration avec *Le Devoir* et la Chambre de commerce en 1991. Comme l'explique Normand Biron du Service de la culture de la Ville de Montréal et responsable du prix: «Nous avons voulu reconnaître la contribution du milieu des affaires en tenant compte des différents niveaux d'intervention. C'est dans cet esprit que nous avons créé des catégories qui permettent de mettre en lumière l'implication autant des petites, moyennes et grandes entreprises sans pour autant mettre en compétition des sociétés avec des moyens financiers différents.»

De son côté, Lise Bissonnette pense toujours que ce prix remis à tous les deux ans est une heureuse initiative. «C'est évidemment encore une très bonne idée. Mais il faut remarquer du même souffle que le climat a bien changé. Aujourd'hui, alors que les prix de toutes sortes se sont multipliés, la concurrence est féroce dans le monde de l'entreprise qui se voit sollicitée de tous côtés. Il faut toutefois continuer à souligner le lien entre le secteur des arts et celui des affaires car le Québec accuse un sérieux retard par rapport au milieu anglophone dans lequel nous baignons. Même que, pour vous dire très franchement, je pense que le prix Arts-Affaires manque de visibilité. Et qu'il faut trouver le moyen de lui en donner plus.»

## Mécénat et commandite

En général, Mme Bissonnette croit pourtant que les choses se sont légèrement améliorées depuis dix ans. «Le milieu des affaires est plus présent dans le secteur culturel, remarque-t-elle. Mais on ne peut pas s'empêcher de remarquer qu'il joue de façon très sécuritaire, sans prendre de risques. Il est facile de constater qu'en général les grandes entreprises ne subventionnent que les grandes institutions culturelles. C'est important et tout le monde s'en réjouit. Mais ce n'est pas sur elles qu'il faut compter pour donner un coup de pouce aux débutants qui en ont vraiment besoin.»



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Pour l'ex-directrice du *Devoir*, Lise Bissonnette, «le milieu des affaires est plus présent dans le secteur culturel. Mais on ne peut pas s'empêcher de remarquer qu'il joue de façon très sécuritaire, sans prendre de risques.»



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Lise Bissonnette n'a jamais caché son enthousiasme pour une initiative comme *Les Femmeuses*, exposition printanière à laquelle le secteur privé, que ce soit Pratt & Whitney ou Loto-Québec, s'identifie annuellement. Ici, la manifestation de 1992, lors de l'accrochage des œuvres.

Si la présence du milieu des affaires s'est concrétisée dans le secteur artistique par l'apparition d'une pléthore de prix, elle continue néanmoins d'être déficiente et, en plus, de soulever l'épineuse question du mécénat par rapport à la commandite.

Pas de surprise ici: pour la majorité des entreprises subventionneuses, le mécénat prend de plus en plus les habits de la commandite. «C'est vrai. C'est un problème majeur, reprend Lise Bissonnette. Le mécénat se professionnalise, est devenu avec le temps synonyme de publicité déguisée; les exemples ne manquent pas même si la situation n'est pas ici aussi critique qu'aux États-Unis où là on ne fait plus aucune distinction. Mais peu à peu, la tendance se fait sentir ici aussi. Des amis me racontaient par exemple qu'on évaluait auparavant un 2000 \$ de participation à un petit logo de l'entreprise mais que la visibilité exigée maintenant par les bailleurs de fonds a connu des bonds prodigieux. Et puis il y a eu l'affaire Mouawad au TNM et celle des autos de luxe dans les musées. Je ne vois pas, devant les protestations suscitées par de telles initiatives, comment un commanditaire

peut penser s'en tirer avec une image positive. Aussi loin que l'on remonte dans le temps, le véritable mécénat repose et a toujours reposé sur le partage d'une vision, d'une passion, d'un objectif commun. Pas sur la visibilité avant tout. Mais heureusement, il y a des exceptions à la règle et le prix Arts-Affaires vient les souligner à chacune de ses éditions.»

## Culture et culture d'entreprise

Normand Biron renchérit dans le même sens: «C'est essentiel de reconnaître le travail d'individus qui consacrent, de façon bénévole, du temps au développement de certains secteurs de la culture montrealaise. Et il faut noter que le savoir-faire des organismes culturels profite aux individus et aux entreprises partenaires.»

Ce n'est toutefois pas là une tendance lourde, notre observatrice le reconnaît. Bien au contraire: il est encore trop rare que culture d'entreprise soit synonyme de culture, tout court. Signe des temps, dans la plupart des entreprises le secteur des dons et de la commandite est habituellement administré par le département du mar-

keting. Et lors de l'édition 1997-1998 du prix Arts-Affaires, on n'a pas pu décerner de récompense dans certaines catégories faute de concurrents.

Pour Lise Bissonnette, elle l'a répété souvent, il n'y a pas 36 000 solutions au problème: il faut commencer à changer les mentalités le plus tôt possible. Dès l'école publique, même. Et continuer par la suite en appliquant de plus en plus de pressions à tous les niveaux. «Aux HEC, par exemple, explique-t-elle, ou à l'École d'administration de l'UQAM, où les jeunes qui apprennent l'administration de la culture se retrouveront bientôt dans des postes-clés, il faut que les programmes tentent d'inculquer la différence entre marketing et mécénat. Mais il est important aussi que cela se fasse sentir dans toute l'université, comme dans toutes les écoles.»

On le voit, il reste encore beaucoup de terrain à déblayer pour que le prix Arts-Affaires réussisse aussi à changer les mentalités tout autant qu'il encourage le maillage de deux secteurs d'activité affirmant notre différence. Mais comme le dirait Lise Bissonnette, c'est un défi intéressant.

## Les lauréats depuis 1991

LE DEVOIR

Le prix Arts-Affaires de Montréal est depuis la deuxième année de son existence, dès 1992, un événement biennal. Les différents jurys ont au cours des années remis des prix tant à des personnalités, toutes œuvrant dans le secteur des affaires, qu'à des entreprises, qu'elles soient grandes, petites ou moyennes. Palmarès donc des différents lauréats par année et selon les catégories d'attribution des prix.

## Grande Entreprise

1991 — Pratt & Whitney  
1992 — Clan  
1994 — Hydro-Québec  
1996 — La Compagnie pétrolière Impériale ltée  
1998 — Bell Canada  
2000 — La Baie centre-ville

## PME

1991 — Brasserie McAuslan  
1992 — Spinelli Lexus Toyota  
1994 — Georges Laoun opticien  
1996 — Autobus Duplessis  
1998 — (Non décerné)  
2000 — Avmor

## Personnalité Arts-Affaires

1991 — Bernard Lamarre (*Lavalin*)  
1992 — André Harel (*Harel, Drouin & Associés*)  
1994 — Charles S. N. Parent (*Lévesque, Beaubien, Geoffroy inc.*)  
1996 — Pierre Péladeau (*Quebecor*)  
1998 — Marco Fortier (*Groupe vie Desjardins-Laurentienne*)  
Jean Cypriot (*Mécène*)  
2000 — Pierre Roy (*Les Chaînes Télé Astral inc.*)

## Pour l'an 2000

Dix-huit personnalités s'étaient cette année associées pour opérer ce rapprochement entre le monde des arts et celui des affaires, sous la présidence conjointe de Raymond Bachand, président-directeur général du Fonds de solidarité des travailleurs du Québec et de Ginette Laurin, directrice de O Vertigo. Il s'agissait de Denise Larouche, membre du comité exécutif de la Ville de Montréal, Denise Boucher, poétesse et présidente de l'Union des écrivaines et écrivains québécois, Walter Boudreau, compositeur et directeur de la Société de musique contemporaine du Québec, Ronald Brisebois, président de Cognicac, Guy Cogeval, directeur du Musée des beaux-arts de Montréal, Bernard Descôteaux, directeur du *Devoir*, Marie-Hélène Falcon, directrice du Festival de théâtre des Amériques, Maurice Forget, président du Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal, Doris Girard, présidente de Télé-Québec, Pierre Laferrrière, président de la Chambre de commerce du Montréal métropolitain, Sherif Laoun, de Georges Laoun opticien, David Moss, directeur du Centre des arts Saïdye Bronfman, Michèle Perryman, du Groupe Transcontinental GTC ltée, Pierre Renaud, président du Groupe Renaud-Bray, René Rozon, directeur général du Festival international du film sur l'art, Emanuele Triassi, président de la Chambre de commerce italienne au Canada-Montréal.

Le jury de cette année, présidé par Charles Parent, président de Financière Banque Nationale, était composé de Marcel Choquette, président du Fonds d'investissement de la culture et des communications, Michelle Courchesne, du Groupe tactique Marketel, Marc Lalonde, directeur de l'École nationale de cirque, et Louise Sicuro, directrice des Journées de la culture.

LA CULTURE,  
UNE AFFAIRE D'ART

Le monde des affaires et le milieu culturel,  
des alliés du rayonnement de Montréal

La Ville de Montréal félicite les lauréats du  
Prix Arts-Affaires de Montréal, édition 2000 :

Catégorie **Grande entreprise** :  
**La Baie**

Catégorie **PME** :  
**AVMOR**

Catégorie **Personnalité arts-affaires** :  
**Pierre Roy**

Président et Chef de la direction de  
*Les Chaînes Télé Astral inc.*

Président du conseil d'administration de l'INIS



Ville de Montréal

L'art de diffuser  
la culture

Télé-Québec

## • ARTS-AFFAIRES •

Personnalité et PME

# Le film et l'art

### Comment fonder un institut ou bâtir une collection

C'est le 7 juin dernier qu'étaient remis, à l'hôtel de ville de Montréal, les prix annuels Arts-Affaires de Montréal. Pierre Roy, président-directeur des Chaînes Télé Astral, a reçu le prix Personnalité Arts-Affaires tandis que la compagnie Avmor récoltait le prix de la catégorie PME.

MARIE CLAUDE  
MIRANDETTE

Après les Bernard Lamarre (1991), André Harel (1992),

Charles S.N. Parent (1994), Pierre Péladeau (1996) et Marco Fortier (1998), Pierre Roy est le nouveau lauréat du prix Personnalité Arts-Affaires pour sa contribution exemplaire aux mondes des arts et des affaires. M. Roy s'est distingué, depuis vingt-cinq années déjà, dans les milieux du cinéma et de la télévision. Tour à tour pro-

ducteur, gestionnaire et créateur de sociétés de production, il a été, de 1987 à 1992, vice-président à la programmation de la Société Radio-Québec, en plus de jouer un rôle de premier plan auprès de la Communauté des télévisions francophones (CTF) dont il fut d'abord le vice-président, puis le président.

Depuis 1992, Pierre Roy assume les fonctions de président et chef de la direction des Chaînes Télé Astral, une entreprise privée de télédiffusion qui chapeaute six chaînes françaises spécialisées, à savoir le Canal Famille, le Canal D, le Canal Vie, Historia, Séries+ et le Canal Z. Membre du conseil d'administration de la Fondation

de l'UQAM, du conseil d'administration du Fonds canadien de télévision (FCT/CTF), du Conseil national du cinéma et de la production télévisuelle (CNCT) et de l'Académie canadienne du cinéma et de la télévision, M. Roy a été l'un des défenseurs acharnés, dès le début des années 1980, d'un ambitieux projet visant à doter l'industrie du cinéma d'un institut national.

Le but premier de cet institut était de favoriser un arrimage entre les sphères de la formation professionnelle et l'entreprise, dans le domaine de l'audiovisuel. Ce projet est devenu réalité avec la fondation, en janvier 1996, de l'Institut de l'image et du son (INIS), dont M. Roy préside le conseil d'administration. Depuis quatre ans, l'INIS offre un encadrement et un enseignement supérieurs en scénarisation, en réalisation et en production. La formation post-universitaire qui y est dispensée est assurée par des professionnels chevronnés, actifs au sein même de l'industrie audiovisuelle.

Le prix Personnalité Arts-Affaires souligne ainsi l'apport soutenu et indéfectible de M. Roy aux affaires et aux arts.

#### L'initiative d'Avrum Morrow

Après avoir été attribué à la Brasserie McAuslan (1991), à Spinnelli Lexus Toyota (1992), à Georges Laoun Opticien (1994) et aux Autobus Duplessis (1996), le prix de la catégorie PME a été décerné, cette année, à la compagnie Avmor.

Cette petite entreprise, sise rue Sainte-Hélène au cœur du Vieux-Montréal, a été fondée en 1953 par Avrum Morrow, qui en est toujours le président. Avmor se spécialise dans le domaine de la fabrication de produits de nettoyage, d'hygiène et d'entretien.

Au delà de ses activités d'homme d'affaires, M. Morrow est un peintre du dimanche et un amateur d'art. Il a entrepris, il y a quelque trente-cinq ans, de commander à divers artistes des vues du siège social de son entreprise. La commande faite en 1965 au peintre Richard D. Wilson fut ainsi la première d'une longue série qui permit à Avmor de constituer, petit à petit, une collection qui regroupait, en 1998, trente-cinq objets. Ces huiles, aquarelles, photographies, dessins et sculptures, de la main d'artistes comme John Little, Ghitta Caiserman-Roth, Normand Hudon et Seymour Segal autant que de caricaturistes comme Chapeau et Aislin, offrent autant de points de vue et d'interprétations de l'immeuble historique du XIX<sup>e</sup> siècle qui abrite l'entreprise.

Pour souligner le cinquantième anniversaire de fondation d'Avmor, M. Morrow a publié, en 1998, un livre sur la modeste collection que recèle son entreprise. *The Avmor Collection: Affectionate Portraits Of an Historic Building, its Settings and its Place in the Hearth of Old Montreal*, donna aussi lieu à la première exposition publique de la collection. C'est sous la présidence d'honneur de René Buisson, directeur du musée Marc-Aurèle Fortin, que cette exposition fut présentée au musée Marc-Aurèle Fortin du Vieux-Montréal, au printemps 1998.

Au cours des deux dernières années, la collection Avmor a connu une expansion sans précédent et regroupe aujourd'hui environ cent vingt objets dont 90 % environ sont de la main d'artistes professionnels reconnus. Tant et si bien que l'on s'apprête à en publier le catalogue, dont la parution est prévue pour l'année 2001. D'ici là, la collection Avmor demeure au siège social de l'entreprise dont elle orne les bureaux, pour le plus grand plaisir des employés.



Pierre Roy



ARCHIVES LE DEVOIR

Avrum Morrow

# Le Fonds de solidarité FTQ

est fier de souligner la

et *créativité*  
*l'originalité*

du milieu culturel montréalais



**FONDS**  
de solidarité FTQ

*La force du travail*

(514) 383-8383 1 800 361-5017  
www.fondsftq.com

## LE DEVOIR

Depuis quelques mois, les habitués du boulevard Saint-Laurent ont remarqué la présence d'un chantier situé à l'angle de la petite rue Bagg. Coïncidant avec le retour de l'été, la réouverture du bain Schubert saura combler bien plus que les amateurs de la baignade. Les amateurs de patrimoine montrealais, eux aussi, ont bien raison de se réjouir des travaux effectués.

CLAUDINE DÉOM

À l'automne dernier, la Ville de Montréal entreprenait la réfection du bain Schubert, la piscine municipale du quartier Saint-Louis. Neuf mois et 2,5 millions de dollars plus tard, le bâtiment est à nouveau accessible au public tout en conservant sa vocation d'origine: celle d'offrir un lieu pour la baignade.

## Les piscines de quartier

Nommé en l'honneur de Joseph Schubert, échevin de Saint-Louis de 1929 à 1940, le bain est érigé à partir de 1929 dans le but d'améliorer les conditions d'hygiène des foyers les moins nantis du quartier. Les bains publics apparaissent à Montréal (et en Amérique du Nord en général) dès le XIX<sup>e</sup> siècle, en guise de remède aux conditions de vie difficiles créées par la surpopulation des quartiers ouvriers et les carences (sinon l'absence totale) d'un système adéquat d'égouts et d'aqueduc. À une époque où les cabinets d'aisance et les salles de bains font parfois cruellement défaut dans certains logements de la ville, c'est aux bains municipaux que l'on peut se doucher, moyennant le prix d'une savonnette. De tels bâtiments partagent aussi l'espace avec une piscine intérieure, autre service qu'offre la Ville de Montréal à ses contribuables, l'eau et l'activité sportive faisant bon ménage pour assurer une meilleure santé physique, du moins selon la croyance populaire de l'époque. Disséminés aux quatre coins de son territoire, Montréal compte une quantité impressionnante de ces constructions dont l'ensemble témoigne de la gravité des problèmes d'insalubrité des villes, et ce, jusque pendant les années 1930. La prospérité et le modernisme suivant la Seconde Guerre mondiale sonnent le glas de cette vieille habitude. Le bain public se transforme alors et les bâtiments n'abritent plus que les bassins intérieurs destinés à la baignade.

## Réaménagement intérieur

Plus de soixante ans après sa construction (et autant d'années en service), le bain Schubert nécessitait d'importants travaux de réfection. Les normes actuelles de sécurité et de l'environnement ont vite rendu désuets les systèmes électrique et de ventilation remaniés tant bien que mal au fil des années. Aussi, afin de permettre la fréquentation d'une plus grande clientèle, le programme architectural prévoyait l'aménagement de deux nouveaux vestiaires (on n'en comptait qu'un seul à l'origine, certaines journées de la semaine étant réservées aux visites masculines alors que d'autres ne permettaient l'accès qu'aux femmes), ainsi qu'une rampe d'accès pour les handicapés. Au bain Schubert, l'ensemble de ces modifications entraînent de véritables casse-têtes: étant donné l'exiguïté de l'espace, il n'était pas question de construire un ajout au bâtiment ancien, ce dernier occupant la totalité du lot.

«Il fallait prévoir la sortie du nouveau vestiaire afin qu'elle soit à l'abri du froid et de l'entrée principale. La rampe que nous avons installée au-dessus des escaliers solutionne à la fois ce problème de circulation ainsi que celui des fauteuils roulants», explique Michel Lapointe, architecte chez Lemoyne, Lapointe et Magne, la firme mandatée pour réaliser les travaux. (Le bureau n'est d'ailleurs pas inconnu du monde municipal, puisque les architectes ont déjà à leur actif la réfection du chalet du parc Morgan dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve et de celle du bain Lévesque situé rue Boyer, un projet pour lequel ils ont d'ailleurs reçu un prix Orange de Sauvons-Montréal.) Finalement, il fallait aussi s'assurer du nettoyage et de la réparation de l'enveloppe extérieure du bâtiment où certains joints de mortier s'étaient désagrégés sous l'effet du temps et de la pollution.

## FORMES



L'intérieur de la piscine municipale du boulevard Saint-Laurent avec sa voûte en béton

## La gestion du patrimoine municipal

Bâtiment d'une architecture peu exceptionnelle s'il en est un, le bain Schubert fait néanmoins partie de l'ensemble de ces constructions municipales appartenant à la Ville de Montréal et destinées à dispenser certains services aux contribuables. À l'image de l'étendue de son territoire, le parc immobilier de la Ville de Montréal est considérable, mais il est aussi des plus variés: des casernes de pompiers aux chalets de parc sans oublier les bains publics et les stations de pompage, le tout regrouperait environ 500 édifices. Bien que leur architecture ne soit pas d'intérêt égal — il ne faudrait quand même pas s'attendre à ce que tous soient aussi monumentaux que l'hôtel de ville ou la bibliothèque Centrale, rue Sherbrooke —, on se surprend d'y trouver quelques petits trésors, tels que l'ancien bain Hogan de la rue Wellington, la station de pompage McTavish ou encore l'imposante caserne de pompiers de la rue Rachel.

Selon le Service des travaux publics de la Ville, instance qui veille à l'entretien des constructions municipales, d'importants travaux de réfection s'opèrent sur les bâtiments de la Ville depuis la dernière décennie. Il faut bien le reconnaître, plusieurs monuments des quartiers montrealais ont subi de véritables transformations: les marchés Saint-Jacques et Atwater, par exemple, ont certainement meilleure mine aujourd'hui à la suite des travaux effectués au cours des dernières années et ce, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur des bâtiments. À l'heure actuelle, plus de 15 millions sont investis dans la restauration de l'édifice de la cour municipale, situé aux portes du Vieux-Montréal, dont les façades retrouveront un peu de leur éclat d'antan.

Certes, les initiatives entreprises afin de protéger les bâtiments payés par des générations de Montréalais méritent d'être saluées. On s'étonne toutefois d'apprendre que la gestion de l'ensemble des propriétés de la Ville ne répond pas d'une politique spécifique en la matière, exception faite des rares constructions assujetties à l'examen de comités de révision architecturale tels que la commission Jacques-Viger. Qui plus est, la conservation de ce patrimoine municipal n'est nullement assurée advenant que l'administration municipale se départisse de ses propriétés comme elle l'a fait au cours des dernières années.

## Le bain Schubert redécouvert

## Une cure de rajeunissement

«La structure du bâtiment n'était pas en si mauvais état. Contrairement au bain Lévesque, il n'était pas nécessaire d'effectuer des travaux sur la plupart des murs ni sur la voûte de béton du plafond. Celui-ci avait bien survécu», poursuit Michel Lapointe. Budget limité oblige, les architectes ont fait preuve de beaucoup de retenue pour la réfection de l'intérieur du bain, privilégiant la conservation et la réparation de certains éléments d'origine à leur remplacement. Le poste de surveillance du responsable des lieux, muni de panneaux et de moulures de bois, est donc demeuré en place, de même que le carrelage de céramique d'origine sur une portion considérable de la surface des murs, notamment dans le hall d'entrée au rez-de-chaussée et autour du bassin. Bien que clairement discernables, les nouveaux matériaux — principalement le verre et l'acier — s'harmonisent avec l'ancien: «Nous avons comme mandat de rendre le bain Schubert à nouveau viable afin de lui permettre de poursuivre sa vie. Nous cherchions néanmoins à protéger l'esprit du lieu en récupérant le maximum d'éléments anciens, surtout ceux qui caractérisaient le plus l'espace, tels que l'énorme voûte en béton au-dessus de la piscine et la tuile sur les murs, même si celle-ci n'est pas des plus extraordinaires. Il ne s'agit pas de transformer le bain en musée. Il s'agit plutôt de ce que nous appelons dynamiser le patrimoine.»



PHOTOS: JACQUES GRENIER LE DEVOIR

L'extérieur de l'édifice du boulevard Saint-Laurent

Si on ne peut reprocher à la Ville de procéder à la réorganisation des services municipaux, et, en définitive, d'aliéner certains de ces biens, ne sommes-nous pas en droit d'espérer que ces constructions trouvent une seconde existence, tout en continuant d'invoquer l'histoire civique de Montréal? Il semblerait que non. Rien n'est moins certain que l'avenir de l'ancien poste de police de la rue Saint-Mathieu, magnifique témoin de l'Art déco des années 1930 (le bâtiment avait d'ailleurs reçu un prix d'excellence de l'Institut royal d'architecture du Canada en 1931), qui, l'automne dernier, faisait l'objet d'un projet de recyclage en restaurant avec condominiums à l'étage, résultat d'un ajout. Tout laisse croire que le projet a avorté depuis, le bâtiment se trouvant maintenant entre les mains d'un agent immobilier.

## Rectificatif

Deux erreurs d'orthographe se sont glissées dans la page *Formes* du 10 juin consacrée aux Grands Prix du Commerce Design de Montréal. Madame Michèle Gauthier, architecte paysagiste, du Groupe Cardinal Hardy, était membre du jury (et non M. Michel Gauthier), de même que M. Alain Moureaux, designer d'intérieur, SDIQ (et non M. Alain Lamoureux). Nos excuses aux personnes concernées.

Par ailleurs, on voudra bien noter que le public désireux de voter peut se procurer le guide des commerces primés dans toutes les succursales SAQ de Montréal, dans les Maisons de la culture, dans les bureaux Accés Montréal et dans les 18 établissements primés.

IDM

Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est  
Marché Bonsecours (niveau 3)  
Montréal (Québec)  
Canada H2Y 1H2  
Téléphone : (514) 866-2436  
Télécopieur : (514) 866-0881  
Courriel : idm@idm.qc.ca  
Site Web : http://www.idm.qc.ca

## Mario Gagnon : lauréat du Prix de l'IDM, Produit de consommation

À l'occasion de la remise des prix du concours Les Prix de l'IDM lors de la Soirée du Design 2000 le 25 mai dernier, le prix de la catégorie Produits de consommation, industriels et commerciaux, incluant le transport a été décerné à Mario Gagnon, président-fondateur de la firme Alto Design. Le produit gagnant, le Woodflame Grill, est un grill à bois portable dont la surface de cuisson peut atteindre 650 degrés Celsius en moins de deux minutes.

Mario Gagnon a reçu son diplôme en design industriel de la Faculté d'aménagement de l'Université de Montréal en 1979. Il a débuté sa carrière au Centre de recherche industrielle du Québec qui lui a servi de

véritable tremplin dans le monde du design. Après quelques expériences de travail, notamment pour Les Lampes Luxo Itée où il a développé Médilux, un appareil d'éclairage multifonctionnel utilisé dans la plupart des hôpitaux du Québec, et pour la firme Michel Dallaire designers inc., comme chargé de produits, de l'étude de style au calcul structural, en passant par le graphisme et l'identité visuelle.

Alto Design est une firme de consultants en design industriel qui compte une vingtaine de professionnels et qui offre tous les services reliés au développement de produits, de l'étude de style au calcul structural, en passant par le graphisme et l'identité visuelle.

## Distinctions internationales

Grâce au programme de Soutien à la mise en marché de l'IDM, qui favorise le rayonnement des entreprises et des designers sur la scène internationale, la firme Alto Design a pu présenter au 28<sup>e</sup> Salon international des inventions, des techniques et produits nouveaux de Genève (2000) deux produits qui ont remporté des prix.

La station de travail Aura a obtenu l'Oscar de l'invention (un prix du public), une médaille d'or avec les félicitations du jury, ainsi qu'un diplôme et une médaille de la délégation russe. Le Woodflame Grill, quant à lui, a reçu le Prix du Design industriel et une médaille d'or.



Woodflame



Station de travail Aura

LE DEVOIR

## JARDINS

## Tomates Grand Prix

*Les plants d'aujourd'hui ou même d'hier, superproductifs et aux fruits parfois gros comme une pomme ou un petit melon, demandent à être bichonnés*

Tout juste plantés de quelques semaines et encore assommés de froid, vos plants de tomates ont l'air de rien. Un jour, ils auront récupéré de la transplantation (ce qui prend en temps normal environ deux semaines). Le temps se mettra au beau. Alors, ils croîtront plein gaz. Êtes-vous prêts? Partez!

Sur leur côté péruvien natale ou dans leur terre mexicaine d'adoption, les tomates sauvages (*Lycopersicon esculentum var. cerasiforme*) croissent, prenant appui sur ce qu'elles peuvent. Le poids de



Danielle Dagenais

leurs fruits de la grosseur d'une cerise ne les gêne pas outre mesure. Et si, faute de rocher ou de buisson hospitalier, quelques fruits du plant se gâtent au contact du sol, qui s'en inquiète? Couchée ou dressée, la tomate fleurira et fructifiera comme depuis des siècles au chaud soleil de l'Amérique tropicale.

#### Tuteurs pour des tomates Grand Prix

Mais, les tomates potagères d'aujourd'hui, ou même d'hier, superproductives et aux fruits parfois gros comme une pomme ou un petit melon, demandent à être bichonnées comme il se doit. Bien sûr, il est possible de laisser ramper la tomate sur un sol bien paillé de polyéthylène, beaucoup de producteurs de tomates en champ le font.

Mais il y a de nets avantages à tuteurer. Les plants de tomates tuteurés produisent, plus tôt en saison, des tomates de meilleure qualité et plus homogènes. Voilà ce que semble indiquer une première année d'essais menés par Christine Villeneuve, agronome au ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation. Cela nous conforte dans les soins maniaques que nous, jardi-

niers de petits lopins, apportons à nos tomates. Donc, tuteurs de rigueur.

#### Pole position

Les tuteurs de bambous restent de loin la solution la moins coûteuse et la plus efficace pour tenir haut les tomates. Pour des tomates à croissance indéterminée (comprendre une croissance que seul le gel arrêtera), choisissez les tuteurs les plus longs. Leurs 2,5 mètres paraîtront encore trop courts pour certaines vigoureuses tomates cerises qui en débordent en fin de saison.

Les audacieux pourront aussi essayer cette méthode, plus coûteuse mais originale, décrite dans le catalogue de Johnny's Selected Seeds. Il s'agit de tendre un fil de fer entre deux grands poteaux de bois ou de métal plantés à distance de 2,5 mètres. À ce fil placé au sommet des poteaux, on attachera vis-à-vis de chaque tige une corde très solide dont l'autre extrémité sera nouée à la base du plant. Au fur et à mesure de la croissance des tiges, on enroulera ces dernières autour de la corde. Les tuteurs spirales en métal vendus en centres-jardins procèdent du même principe.

#### Tailler les tomates

Mais alors la conduite de tomates indéterminées le long de tuteurs ou de cordes exige un minimum de taille, sous peine de tiges cassées ou de tuteurs version tour de Pise. Comment tailler? Tailler un plant de tomates se résume à enlever plus ou moins de ces pousses latérales prenant naissance à l'aisselle des feuilles.

En fait, comme chaque variété de tomates réagit de façon tout à fait idiosyncratique au sol et à la



Au potager, pas de répit pour les jardiniers. Le temps des semis terminé, il faut maintenant tuteurer tomates et petits pois.

PHOTOS JACQUES GRENIER LE DEVOIR

taille, souligne notre agronome: il est difficile de donner des directives s'appliquant à toute une chacune. Il s'agit de choisir entre le plus de fruits possible (moins de taille) et le plus gros possible (plus de taille), le plus tôt possible (tailler aide parfois). Dans tous les cas, on recommande d'enlever les drageons, ces tiges poussant à partir du sol. On recommande de toujours conserver la première pousse latérale sous la première grappe de fleur, première à partir du sol s'entend.

#### Tuteurage sans taille

Les bricoleurs amateurs construiront de larges treillis permettant aux tomates de s'étaler à leur guise et au jardinier relax d'oublier la taille. *Idem* pour les cages à tomates achetées ou fabriquées maison où la tomate pousse, soutenue de tous côtés

par un treillis formé en cylindre ou en carré. Si le premier système convient aux tomates à croissance indéterminées, le second s'applique plus réalistement aux tomates à croissance déterminée.

#### Attacher le plant

On attache le plant de tomates au tuteur à intervalles réguliers à l'aide de raphia, plus chic, de retailles de tissu découpées en languettes, plus économiques, ou de ces liens flexibles en fil de fer recouvert de styromousse vendus fort cher (10 \$) en centres-jardins. Ces derniers font aussi d'excellentes attaches à rosiers sarmenteux ou grimpants.

#### Tailler les haies et tuteurer les pois

Sa floraison terminée, vous décidez de tailler votre haie de chèvre-feuille avec un bel arrondi à la

tête s'élargissant vers la base pour laisser pénétrer de la lumière. Tout un défi quand la nature porte le chèvre-feuille à la forme parapluie. Taillez donc au mieux mais légèrement. Vous couperez quelques vieilles branches au ras du sol pour regarnir la base de

votre haie, le printemps prochain. Enlevez évidemment toutes les branches excentriques qui s'échappent de la haie. Ces branches de chèvre-feuille feront de toute façon d'excellents tuteurs ou rames pour vos pois qui s'étirent enfin.

### Que faire cette semaine?

■ Taillez les spirées Vanhoutte si vous y tenez, mais leur forme naturelle de mariée en pleurs est si gracieuse. Taillez les thuyas de préférence dans la molle pousse de l'année à la tige encore verte.

■ Tachez sur les feuilles de plusieurs arbres, arbustes, vivaces. Un cadeau de notre printemps froid et pluvieux, explique Marie-Claude Limoges, avertisseur pour les pépinières au Réseau d'avertissements phytosanitaires. En général, rien à faire pour l'instant sauf enlever les feuilles infectées si elles sont peu nombreuses. Si vous arrosez, faites-le le matin en évitant d'arroser le feuillage. Respectez les distances

de plantation pour permettre une bonne circulation d'air entre les plantes. Et en automne, ramassez toutes les feuilles tachetées pour éviter la réinfection du feuillage l'an prochain.

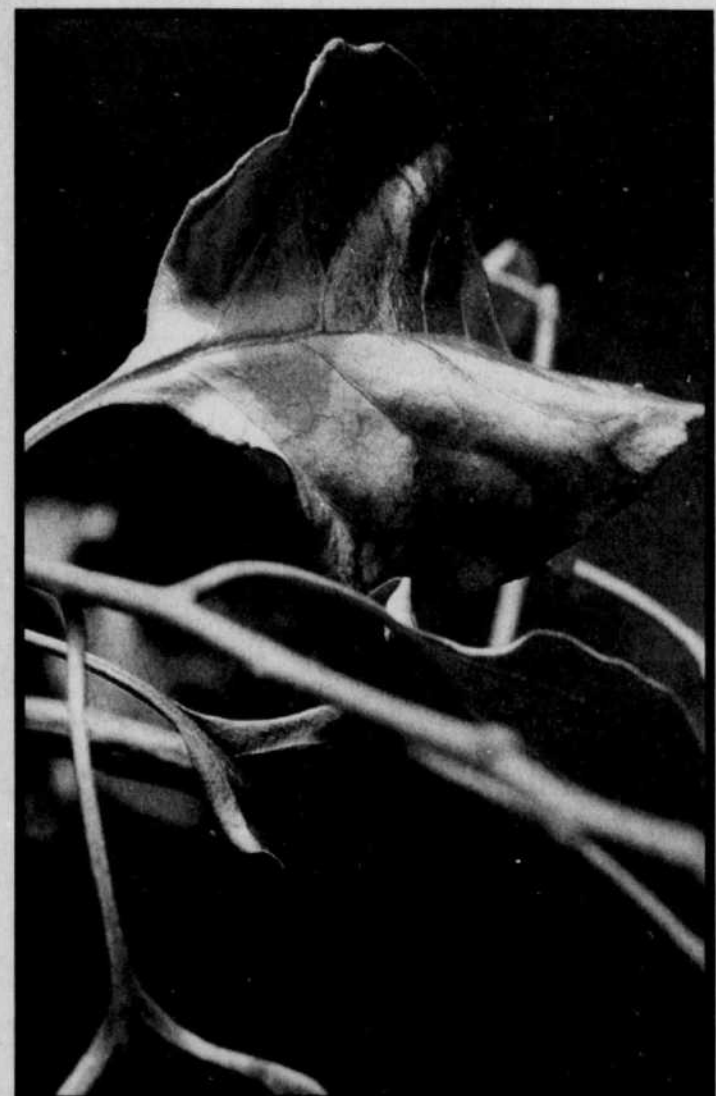
■ Sol croûté à cause des pluies. Binez légèrement les lits de semis pour permettre aux plantules d'émerger.

■ Coupez les têtes des tulipes fanées si ce n'est déjà fait. Laissez le feuillage mourir doucement pour que les bulbes fassent le plein d'énergie pour la saison suivante.

■ Feuilles argentées sur plantes fragiles, concombres, bougainvillées etc. Un effet du froid sans conséquence sur les feuilles subséquentes.



Il faut toujours conserver la tige secondaire, le gourmand, située sous la première grappe de fleurs, pour s'assurer d'une meilleure récolte.



Les feuilles de certaines plantes fragiles, comme les concombres ou cette bougainvillée, ont tourné à l'argenté à la suite du froid des dernières semaines.



Les audacieux essaieront ce système où une corde suspendue à un fil de fer tendu entre deux poteaux et attachée à la base du plant ou de la tige fait office de tuteur.